

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE CYCLOGRAMMA UNIVERSEL

VIN MARIANI



LE TONIQUE IDEAL

Fortifie
Nourrit
Rafraichit

CORPS ET CERVEAU

APPROUVE PAR
LES MEDECINS
CELEBRES

Vendu par les

Pharmaciens et les
Epiciers

GARE AUX IMITATIONS

LAWRENCE A. WILSON & Cie

Seuls agents au
Canada pour

Gold Back Sec Champagne

Wilson's Old Empire Rye

VOL. III - NO. 14

Samedi, le 19 Dec. 1896

SOMMAIRE DES GRAVURES : BETHLEEM ET LES LIEUX SAINTS :

La route de Bethleem - Arrivee de Joseph et de Marie a la grotte de Bethleem, avant la naissance du Sauveur - Vue generale de Bethleem - La grotte du Lait - Femme de Bethleem - Le depart des rois Mages, etc.

➔ **VUE DE NAZARETH** ➔

DOMREMY, FRANCE - Troupes defilant devant la maison natale de Jeanne d'Arc.

L'INDUSTRIE DU VERRE. - Le decoupage d'une boule.

L'EXPOSITION de 1900 a PARIS - Vue des nouveaux Palais des Champs-Elisees
Une femme heroique saute aux naseaux d'un cheval emporte

La femme d'un sherif sauve par sa bravoure deux prisonniers du lynch

ENDORMIE DEPUIS 13 ANS - MODES ET ACTUALITE

Les illustrations de l'histoire de Napoleon - Nombreuses gravures comiques -
Feuilleton, Etc., Etc.

LE NUMERO : 5 CENTINS



LA COMPAGNIE DE PHOTO-GRAVURE

COMMERCIALE

1560 RUE NOTRE-DAME

MONTREAL



DESSINS ET GRAVURES
POUR
LIVRES, JOURNAUX;
POUR L'INDUSTRIE
ET LE COMMERCE, POUR FACTURES,
CARTES D'AFFAIRES, PROSPECTUS,
PROGRAMMES, AFFICHES, MENUS.

Le Cyclorama Universel

JOURNAL HEBDOMADAIRE

D'ILLUSTRATIONS

ABONNEMENT : UN AN, - \$2.50
SIX MOIS, \$1.25

La File du Cyclorama Universel
forme a la fin de l'annee deux magni-
fiques volumes de plus de 700 pages

DEPOT GENERAL :

1560 RUE NOTRE-DAME
MONTREAL

PRIME No 3 MAGNIFIQUE PASTEL ENCADRE

GRANDEUR : 26 x 30 POUCES

Cette prime consiste en une splendide lithographie en couleur, avec cadre en moulure, argentée ou dorée, de 3 pouces.

Rien de plus jolie que ces lithographies, qui sont une imitation parfaite de dessins au Crayon-Pastel ou de peintures à l'aquarelle, aux couleurs si tendres et d'un effet si plaisant.

Venez les voir à nos bureaux, No 1560, rue Notre-Dame.

CONDITIONS

Une prime No 3 sera accordée gratuitement à tout abonné payant 12 mois d'abonnement d'avance.

Tout acheteur au numéro aura droit à la prime No 3 au prix réduit de 75 centins, en produisant 5 coupons

consécutifs du CYCLORAMA UNIVERSEL.

Tout porteur de dix coupons consécutifs aura droit à cette prime au prix réduit de 60 centins.

On ne peut acheter ces cadre et gravure à moins d'une piastre dans le commerce.

REMARQUES

Nos primes ont une valeur réelle, qui donnent des avantages qu'on ne peut avoir autrement qu'en s'abonnant ou en produisant les coupons. A nos lecteurs de conserver ces coupons.

La prime No 4 consistera en un PORTRAIT AU CRAYON à des conditions exceptionnellement avantageuses, telles qu'aucun journal n'en a encore offertes. Détails prochainement.

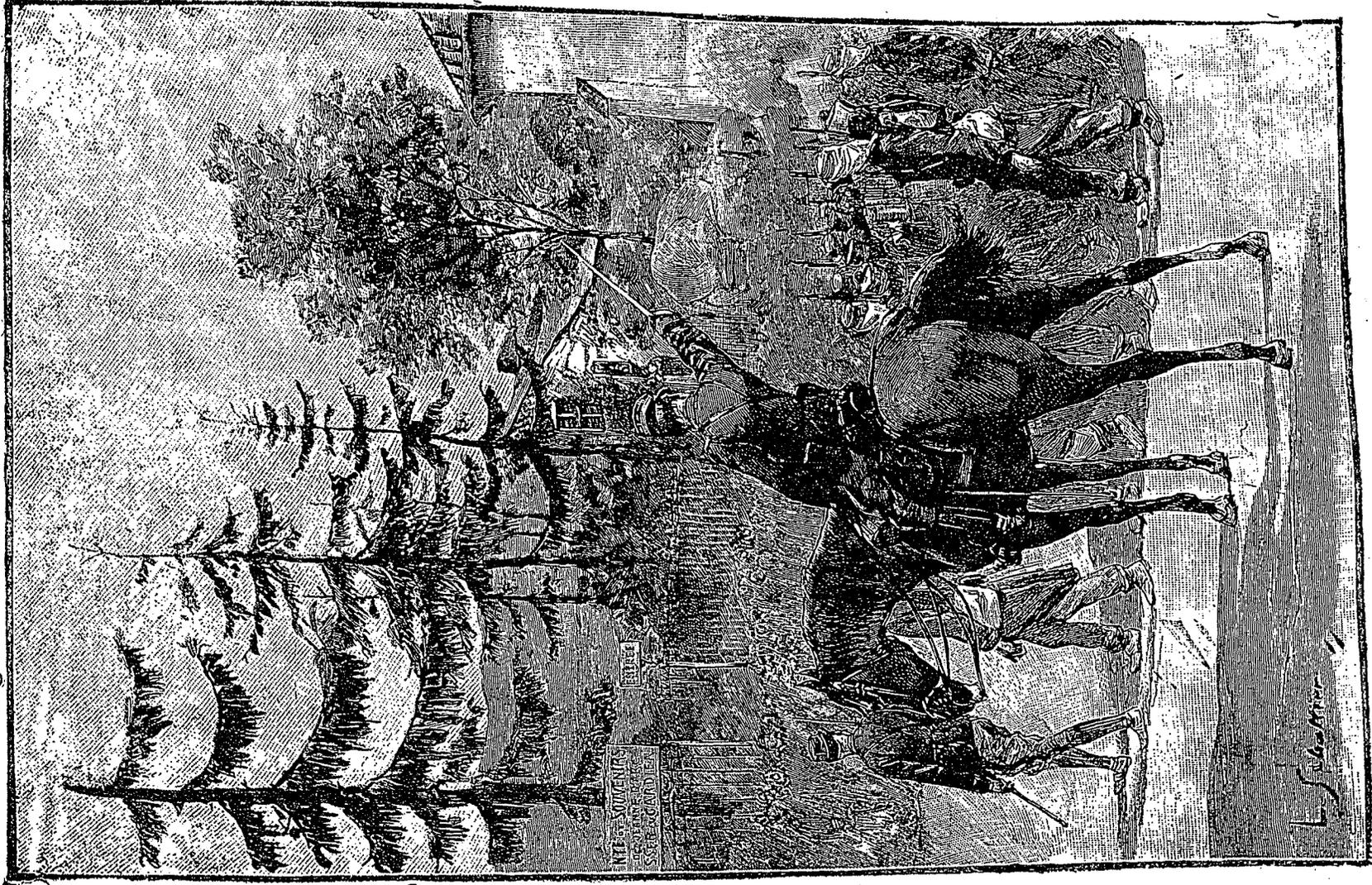
COUPON

A DETACHER

DU CYCLORAMA UNIVERSEL

Pour les acheteurs au numero.

DOMREMY — FRANCE



Troupes défilant devant la maison natale de Jeanne d'Arc

FAUX MENDIANT



— Regardez-moi c'que c'est pignouf ! Ça voudrait passer ses sous étrangers à un pauvre "aveugle" ; heureusement qu'on a l'œil, sans ça, ce qu'on se ferait voler !, , ,

En vérité, il me faudra quitter l'hôtel, dit un voyageur fatigué au propriétaire, il y a un bébé dans la chambre à côté de la mienne. Il crie tout le temps.

— Je ne vois pas de quoi vous vous plaignez, dit le propriétaire. Son père et sa mère l'ont dans la même chambre qu'eux et ne disent pas un mot.

— Ha ! ha ! ha ! fit M. Phraseur, en voyant que l'éditeur d'un journal quotidien, très occupé, se débarrassait d'un gêneur en lui faisant faire une commission. Ha ! ha ! Bonne idée de se débarrasser des raseurs : on leur fait faire quelque chose.

— Oui, l'idée est très bonne, répliqua l'éditeur. . . A propos, soyez donc assez aimable pour me jeter cette lettre dans la boîte, au coin de la rue, en vous en allant.

— Cette pauvre Mme X. . . Il paraît que ses meubles qui avait été saisis viennent d'être vendus. Qu'est-ce qu'elle va faire la pauvre femme ?

— Ce qu'elle va faire ? Mais elle va donner une grande soirée dansante. Elle dit que cela lui est très-commode, maintenant que ses meubles sont partis.

La ruse du dentiste :

Un dentiste qui a la réputation d'être un farceur invétéré a trouvé le moyen suivant d'extraire une dent de la bouche d'un pauvre campagnard.

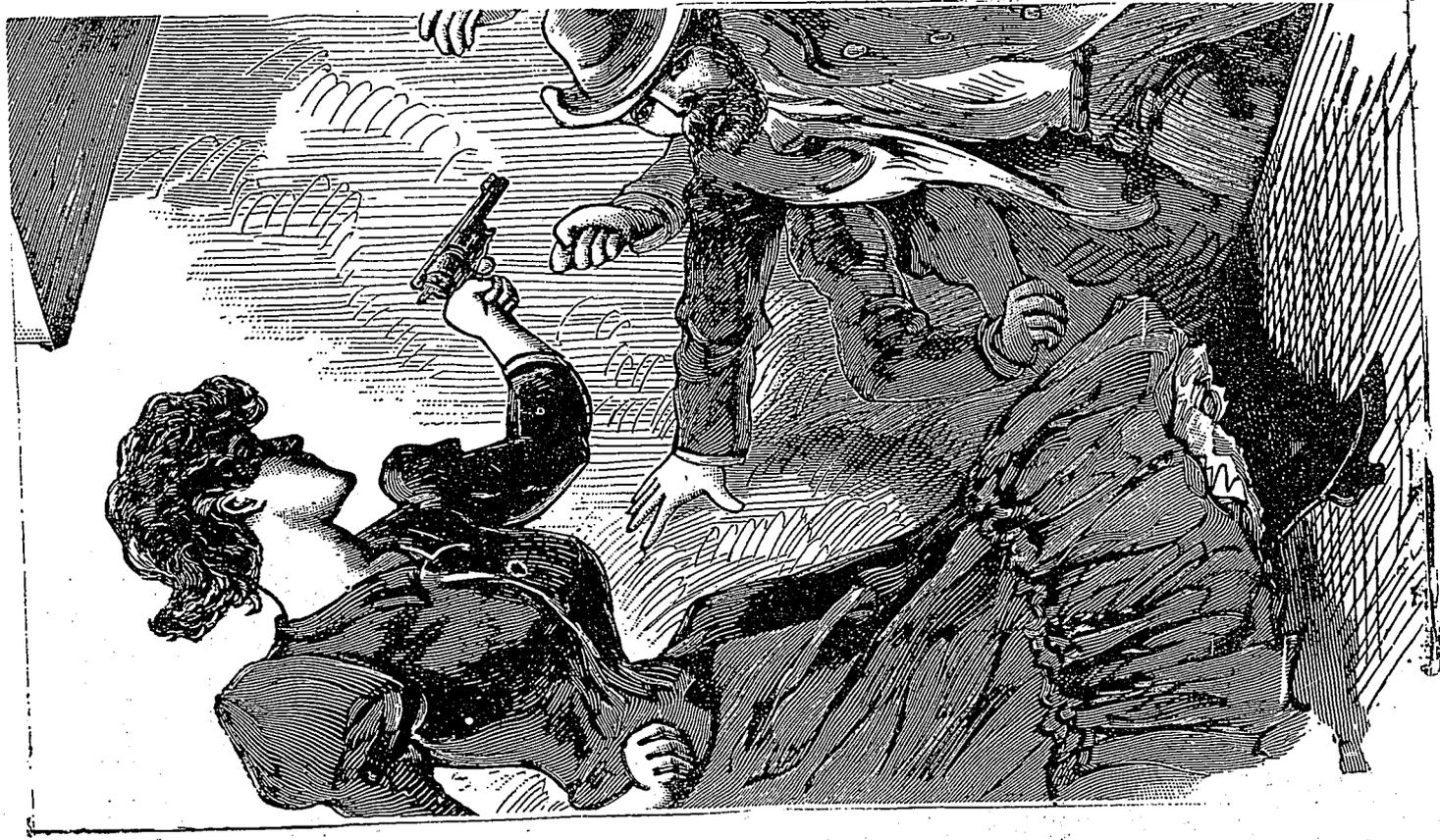
Jeannot lui arriva avec la joue toute gonflée. Il désire se faire extirper la dent qui le fait souffrir, mais dès que le villageois est assis dans le fauteuil du praticien et aperçoit la brillante paire de forceps qui doit persuader à la molaire récalcitrante d'abandonner son os maxillaire, il se refuse positivement à ouvrir la bouche.

Voyant l'inutilité des objurgations, notre dentiste appelle son groom et lui commande à voix basse de piquer le mollet du campagnard avec une épingle. Au moment où le patient ouvrait la bouche pour crier, il insinua prestement l'instrument, saisit la molaire et l'arracha.

— Eh bien, cela ne vous a pas fait la moitié du mal que vous pensiez n'est ce pas ? demanda le dentiste, souriant.

— Ma foi, non, dit le villageois : mais, ajouta-t-il, en plaçant la main sur l'endroit où le groom avait enfoncé l'épingle, je ne pensais pas que ses racines allassent jusque-là.

Je deviens joliment chauve, Marie, disait Monsieur à Madame.
Je ne trouve rien de joli à cela, répondit Madame à Monsieur.



La femme d'un shérif tenant des lynchéurs en respect

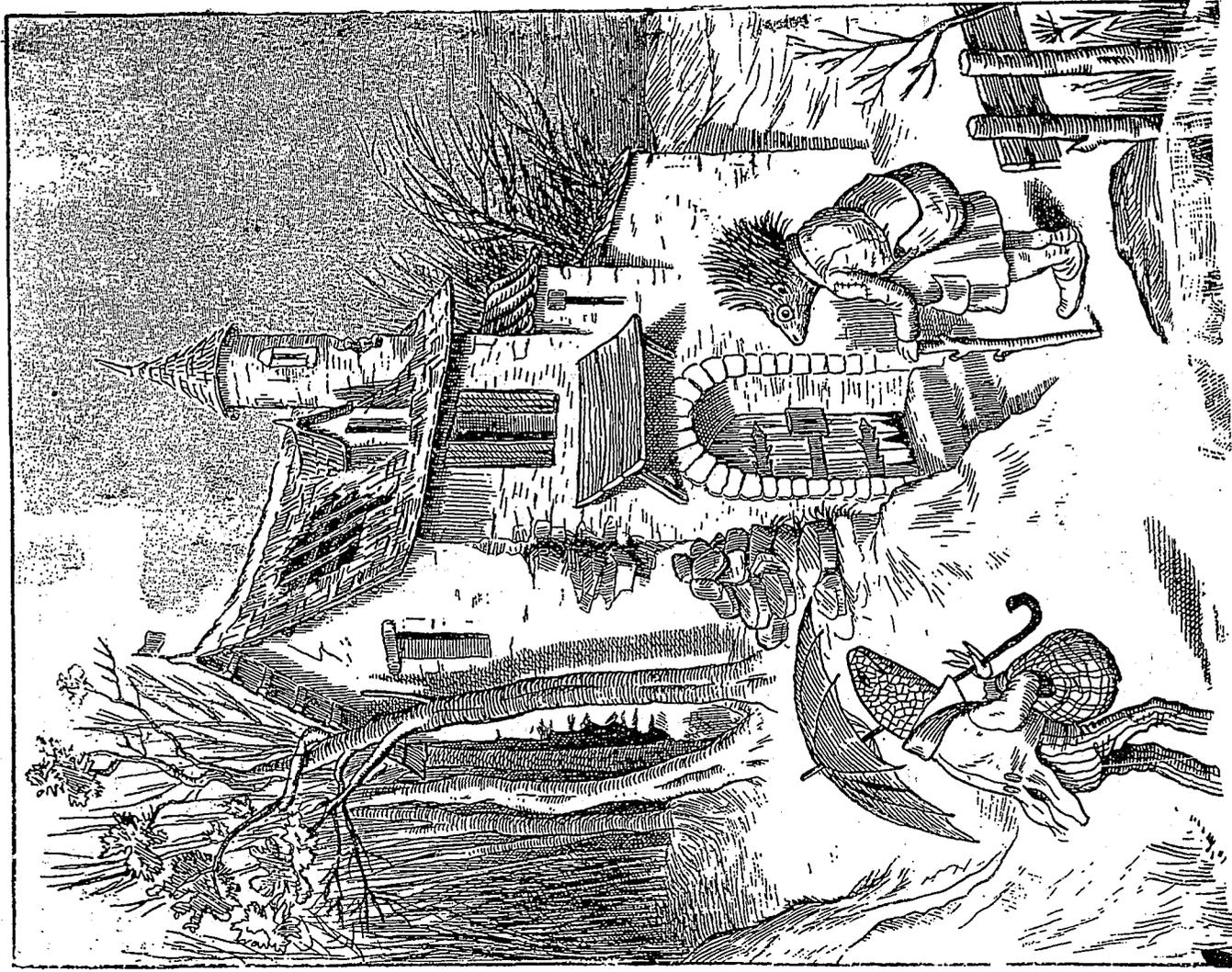
TIENT LES LYNCHÉURS EN RESPECT

Une nuit — il était deux heures du matin — un groupe d'une trentaine d'hommes entourèrent tout à coup la prison du comté de Kay, à Richemond, E.-U., et demandent les clés au shérif, dans l'intention de s'emparer de deux détenus — Jesse Winner et Lon Lackey — et de les "lyncher." Les deux prisonniers étaient accusés de meurtre.

Avant que le shérif n'eût le temps de se reconnaître,

les "justiciers" avaient déjà envahi la partie de la prison affectée au logement du shérif et de sa famille, et bon nombre d'entre eux montaient l'escalier pour avoir les clés. Mais ils comptaient sans la femme du shérif, qui leur fit face à l'improviste au haut de l'escalier et là, un revolver chargé à la main, elle les avertit qu'aller plus loin serait la mort pour leur témérité.

Les "lyncheurs" n'ont cru mieux faire qu'en cédant devant cette femme déterminée et en évacuant la prison.



VOILA L'HIVER

Il l'avait bien gagné.

Pour si grande tragédienne que l'on soit, l'on n'en est pas moins femme et sensible à la louange.

— Alors vous avez goûté mon interprétation du rôle.

— Oui, fit le galant critique, c'est le sublime de l'art tragique.

— Combien je regrette d'avoir dû me retirer pour avoir pris un si terrible refroidissement.

— Froid ! mais voyons, la salle est bien chauffée.

— Oui, mais le plancher était si humide.

— En vérité ! Et qui l'avait rendu ainsi ?

— Les larmes que vous avez fait couler !

On lui a donné ses entrées permanentes.

Il vint un jour où le petit Bob éprouva une grande surprise. Son jeune frère avait réussi à se dresser sur ses pieds et se tenait debout près d'une chaise.

Petit Bob regarda un instant, d'un air stupéfait :

— Maman ! maman ! cria-t-il, viens voir : Bébé se tient sur ses jambes de derrière.

Au réfectoire du pénitencier :

PREMIER DÉTENU. — Pouah ! Quelle horreur que cette soupe ! J'avais du nez le jour où je présentai ma proposition de règlement tendant à l'amélioration de l'ordinaire des prisons.

DEUXIÈME DÉTENU, tristement. — Et dire que j'ai voté contre !... Ah ! si c'était à refaire.

Chez le docteur :

Un malade, s'adressant au domestique :

— Quand puis-je être certain de rencontrer le docteur ?

— Tout les jours, de deux à quatre heures. C'est le moment de sa consultation, et Monsieur est certain de le trouver seul !

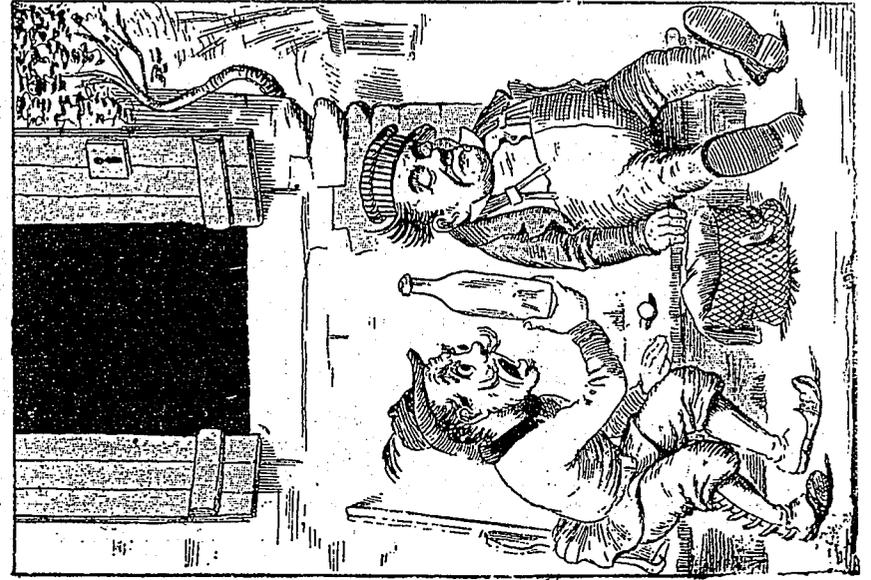
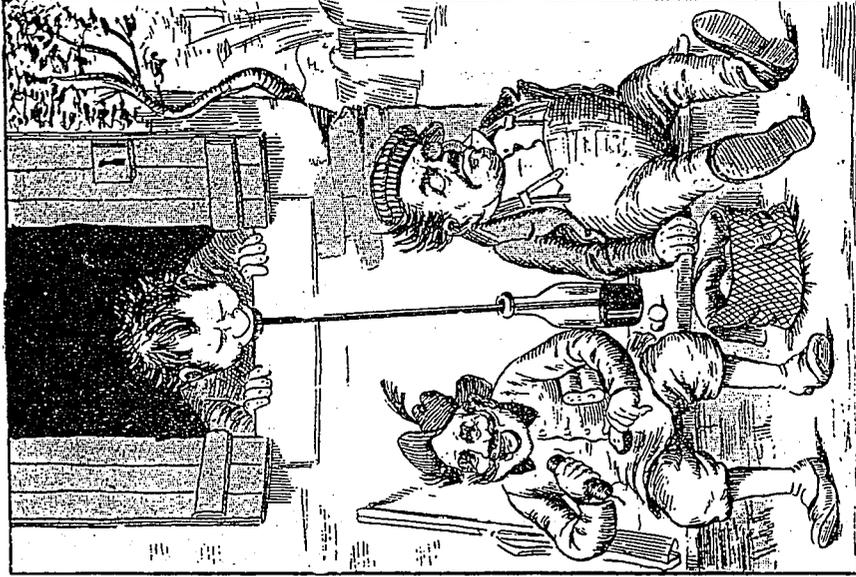
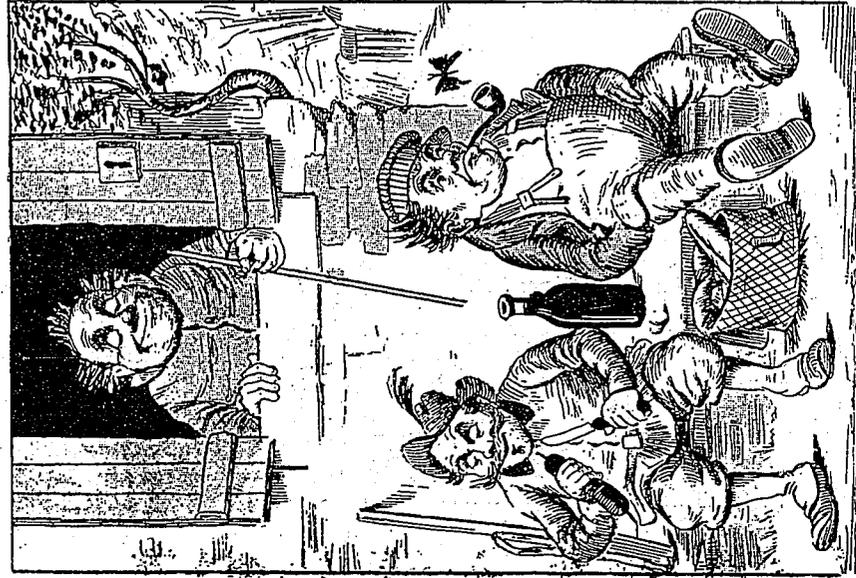
La crainte de passer pour injuste sultit pour pousser un honnête homme à faire une injustice.

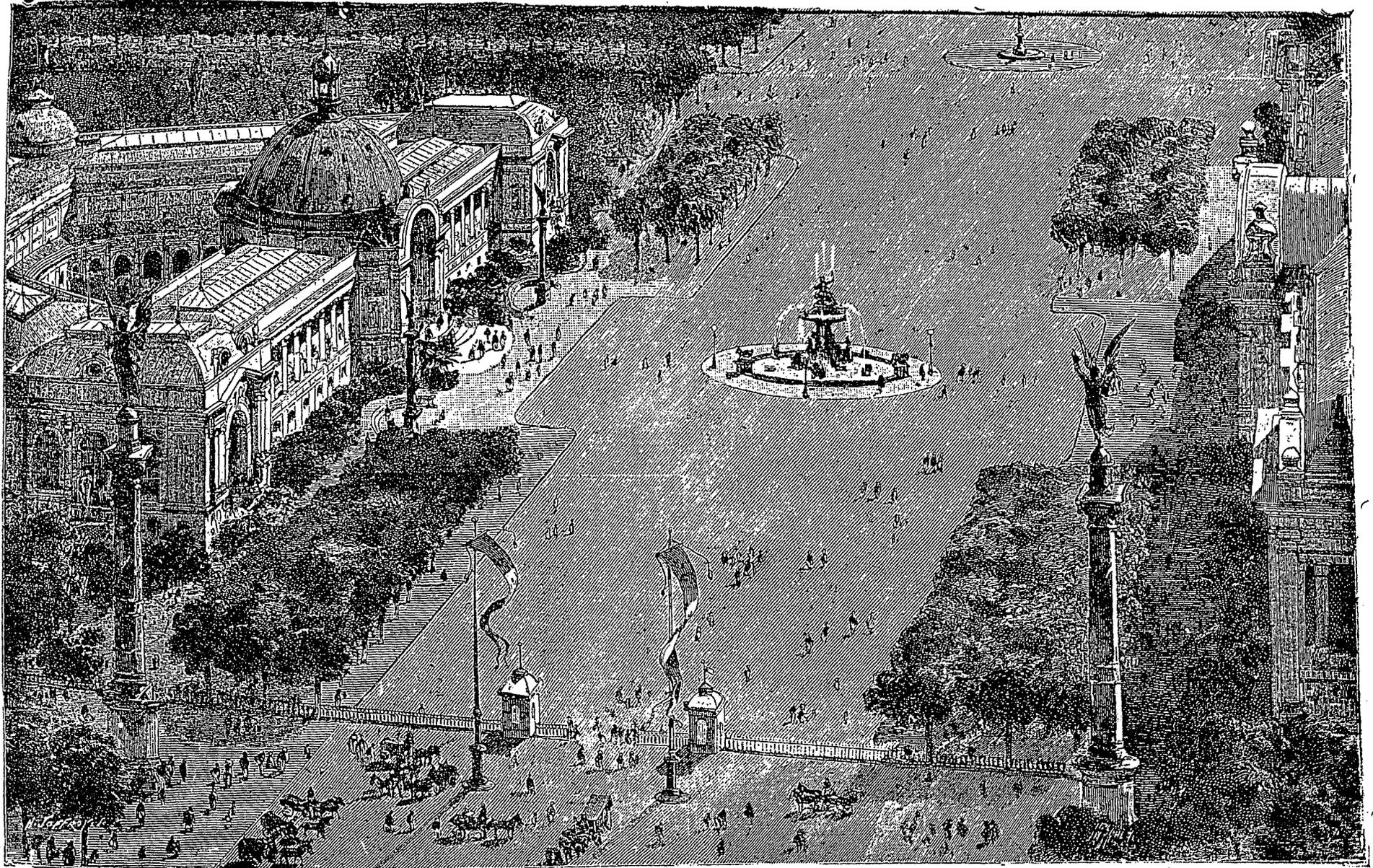
G.-M. VALROUR.



UNE FEMME ARRÊTANT UN CHEVAL EMPORTÉ

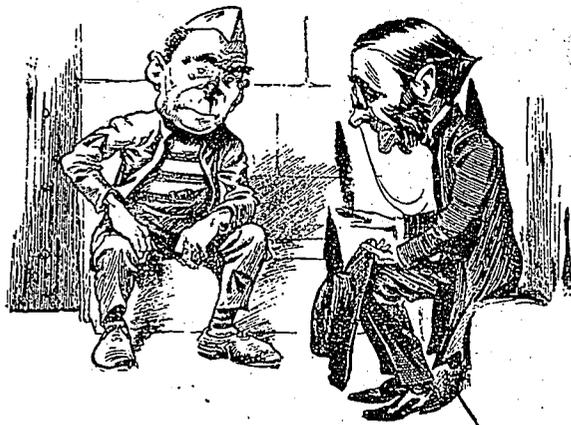
UNE CORRECTION PEU MÉRITÉE





L'EXPOSITION DE 1900 A PARIS.— Vue des nouveaux Palais des Champs-Élysées

UN AUTRE LIBELLE CONTRE LA POLICE



Entre avocat et inculpé.

— Qu'est-ce qui vous a amené en prison ?

— Monsieur, ce sont deux policemen

— J'entends ; mais est-ce que ce n'était pas pour ivrognerie ?

— Oui, monsieur ; ils étaient ivres tous les deux.

Une poule complaisante.

Blaguentout rencontre son ami Maurice et lui apprend que Martin s'est fait marchand de volailles.

— Tu sais comme il est cupide ?

— Oui.

— Mais il faut dire qu'il est rudement ingénieux.

Ainsi, il a une poule qui tous les matins lui pond un œuf, mais cela ne le contente pas. Alors, sais-tu ce qu'il fait ?

— Il plante l'œuf pour en faire pousser d'autres, est-ce cela ?

— Non, mieux que ça. Deux heures après que la poule a pondu, il l'enferme dans un cellier bien noir, et lui rend la liberté après quelque temps. Quand la poule revoit la lumière, elle se figure que c'est un nouveau jour qui luit et alors elle pond un autre œuf. En répétant la chose, Martin lui fait pondre trois œufs.

— Tu ne prétends pas me les faire avaler ?

— Si, mon cher, tu peux les manger, avec un peu de sel dessus. Tu sais, c'est comme cela que se mangent les œufs.

Et Blaguentout s'éloigne content.

Mme Veillatout entre dans sa cuisine, un jour, de bon matin, et aperçoit sur la table une assiette, un couteau et une fourchette. La première à évidemment contenu du pâté de lièvre. La dame soupçonne fortement certain monsieur d'avoir fait son souper.

— Jeanne, qu'est devenu, dit-elle, ce qui restait du pâté de lièvre ?

— Oh ! Madame, je ne pensais pas qu'on le redemanderait, de sorte que je l'ai donné au chien.

— Est-ce que le chien, reprit Mme Veillatout, d'un ton sarcastique, se sert de couteau et de fourchette ?

— Oh ! pas très-bien encore, retorque la cuisinière sans se laisser intimider, mais je suis en train de le lui apprendre !

MAIS N'EN PARLEZ PAS



RULY. — Mlle Cristoval, ma sœur Ivonne va se marier avec votre frère Gaston ; mais n'en parlez pas, parce qu'il n'en sait encore rien lui-même.

DANS LE PARC



LE PEINTRE. — Vous ne devriez pas vous asseoir sur ce siège, monsieur ; la peinture . . .

M. HAURON. — Est ce que ces sièges ne sont pas propriété publique ? Je m'assois dessus toute la journée, que diable ! . . .

PEINTRE. — Il n'y a pas de doute qu'ils seront alors assez secs, monsieur ! . . .

Au commencement de la saison, un artiste se présente au directeur d'un de nos grands concerts et lui demande un engagement.

— Mais . . . attendez donc, dit l'impresario, il me semble que je connais votre visage. N'avez-vous pas chanté cet été à . . .

— Parfaitement.

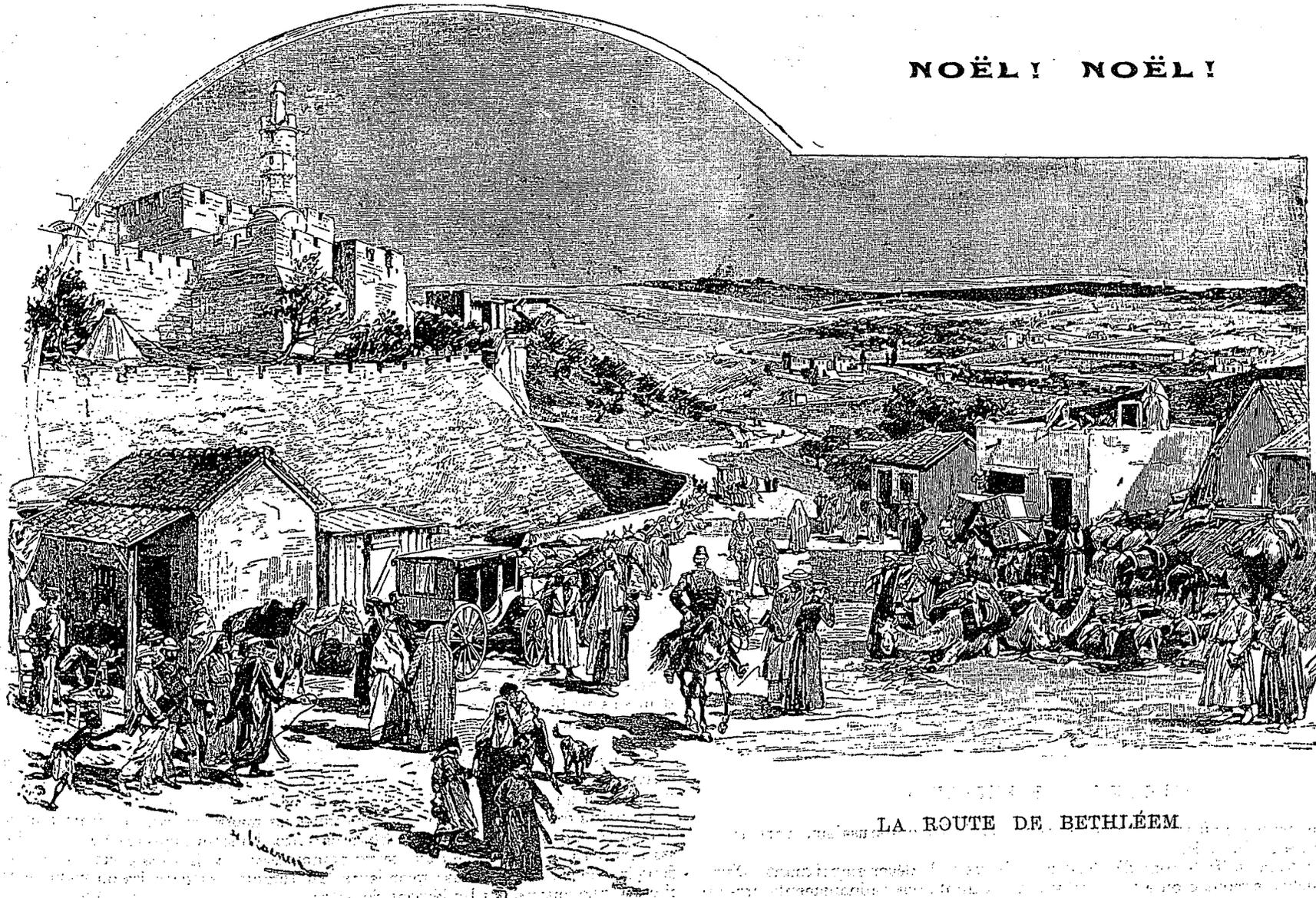
— Mais non, pas parfaitement, vous étiez pitoyable.

— Mais à dessein.

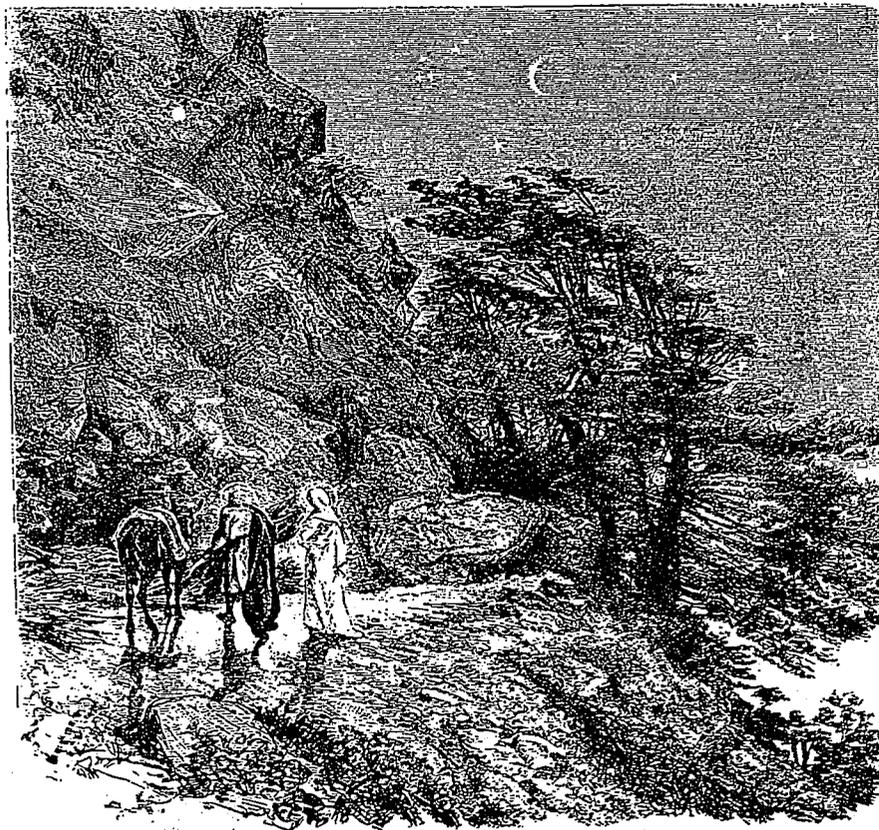
— Comment à dessein ?

— Dame, le directeur ne nous payait pas. Si j'avais bien chanté, je n'aurais obtenu que des applaudissements, mais comme je chantais mal, le public me bombardait de pommes cuites. C'était toujours quelque chose à manger.

NOËLI NOËLI



LA ROUTE DE BETHLÉEM



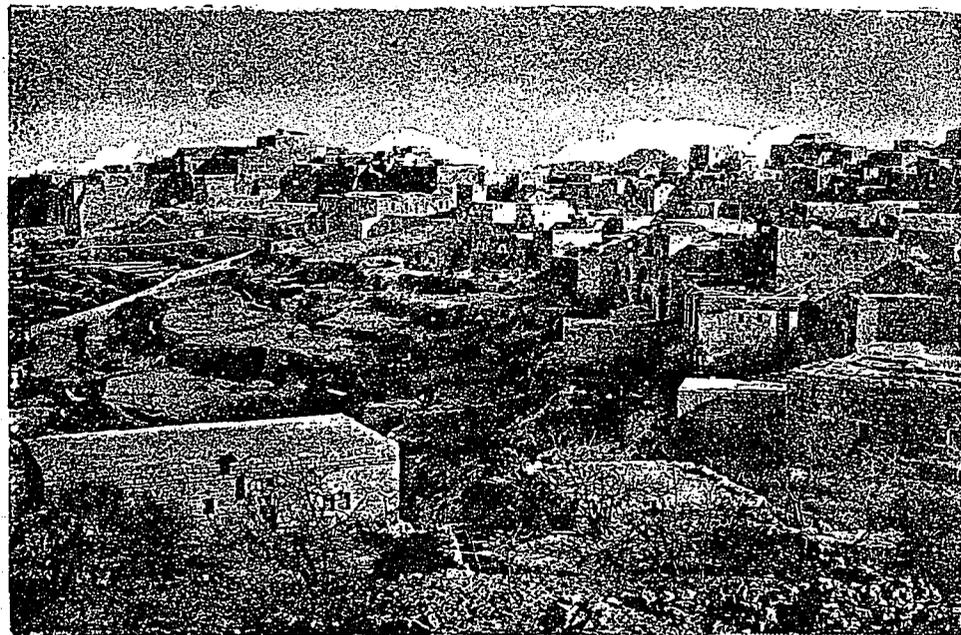
JOSEPH ET MARIE ARRIVANT A LA GROTTTE DE BETHLEEM

(AVANT LA NAISSANCE DE JESUS-CHRIST)

LE CHEMIN DE BETHLEEM

De la même place où vient aboutir la route de Jaffa, à Jérusalem, part également la route de Bethléem.

De la porte de Jaffa le coup d'œil est magnifique et le décor empoignant. D'une part, à gauche, le mont Sion avec la citadelle. A droite des vallonnements irrégu-



VUE GENERALE DE BETHLEEM

liers, des collines qui forment cuvette à la ronde.

La route de Bethléem longe d'abord le pied des fortifications et descend, puis décrivant un lacet gracieux s'en va se perdre dans l'horizon, au haut d'une montée.

Le site est ravissant. On ne peut se lasser de le revoir, surtout quand on en a gardé la vision dans le bleu d'une nuit d'Orient, ce bleu pailleté d'argent par l'éclat des astres, ce bleu subtil, enivrant, qui par les yeux entre, et peu à peu à la tête, monte, entourer d'azur toutes les pensées, vous charmer de rêves et, entre tous, dérouler devant vous ce beau rêve dont se sont bercés dix-neuf siècles d'Occident : le rêve de Dieu fait homme.

Il commence en ce commencement du chemin de Bethléem, le beau rêve :

“ Des mages d'Orient arrivèrent à Jérusalem et dirent :

“ Où est le roi des Juifs qui est né ? Car nous avons vu son étoile en Orient et nous sommes venus l'adorer.” Alors Hérode, ayant appelé en secret les mages, s'enquit d'eux “ avec soin du temps où l'étoile leur était apparue.”

Le palais du roi ou auraient été convoqués les mages se trouvait immédiatement derrière la citadelle dont il faisait alors partie intégrante. La somptueuse demeure d'Hérode-le-Grand, ses portiques, ses péristyles aux statues nombreuses, ses jardins précieux, ses aménagements dont la richesse dépassait les splendeurs du Temple fut détruite en même temps que celui-ci et la ville entière par les légions de Titus.



Le départ des rois Mages après leur adoration de Jésus.



La grotte du Lait à Bethléem.



Femme de Bethléem.



Endormie depuis 13 ans

Rien plus ne rappelle aujourd'hui ni évoque ces magnificences passées, oh non, rien ! Sur l'emplacement du palais splendide s'élèvent, séparées de la citadelle par une chaussée, trois constructions : un temple protestant anglais nu et banal ; une grande bâtisse qui porte : Régie impériale ottomane des tabacs ; et enfin — détail horrible si l'on songe qu'en ces mêmes lieux Hérode interrogea les Mages — le bureau de renseignements des voyageurs de "Cook & Son." Un bureau de tabac et l'agence Cook ! Jérémie n'avait pas poussé jusque-là la cruauté de ses prédictions.

Titus laissa delout la citadelle. C'est Sion, la forteresse par excellence, dont les cantiques chantent la force et la fierté. A travers les siècles elle resta toujours la clef de Jérusalem s'élevant au dessus de la ville, comme elle s'élève au-dessus de la route de Bethléem.

Elle se compose actuellement d'une série de remparts reliant les trois tours Hippicos, Phasaël, Mariamme et la tour de David, dominées toutes par un

minaret. La tour de David remonte à la plus haute antiquité, ainsi que l'indiquent ses fondations en blocs énormes. Elle existait déjà du temps des Jébuséens qui occupaient la terre de Chanaan avant l'invasion des Hébreux, et leur servait de forteresse. David seulement parvint à la leur enlever.

Une fenêtre, qui perce l'un des murs de cette tour, éclaire un réduit autrefois révérend des Musulmans sous le nom de "Mihrab Daïd," l'oratoire de David. Sous le poids des imprécations du sévère Nathan, le roi prophète s'est retiré en cette pièce pour faire pénitence dans les pleurs et dans les jeûnes. C'est là qu'il a composé les beaux psaumes que l'Eglise chante à travers les siècles.

BETHLÉEM

Ma mère m'apprit à lire dans les livres saints. Nos préférences étaient pour certaine Vie de Jésus composée aussi littéralement que possible des évangiles.

Les images simples, les faits merveilleux mais si simplement rapportés, les préceptes pleins de douceur de celui qui disait : "Laissez venir à moi les petits enfants," me charmèrent infiniment. Je préférerais le récit de sa vie à celui des contes de fées, et maintes fois j'en recommençais la lecture plus tard encore.

Ce retour en arrière se faisait en moi tandis que nous avançons à travers l'étroite et tortueuse rue qui coupe Bethléem. Nombreuses avaient été mes déceptions en Palestine. Le mont des Oliviers, le Galgotha, le Saint Sépulcre, rien ne m'était apparu dans l'exquise simplicité dont mes jeunes souvenirs m'avaient laissé la douce vision. Comment allait m'apparaître "l'étable où Marie enfanta son divin fils, où elle le coucha dans la crèche parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie ?

(à suivre)

← BEAUX-ARTS →



L'ARRIVÉE AU LOGIS — Tableau de G. Kilburne.

ENDORMIE DEPUIS 13 ANS

(Voir gravure, page 375)

Cette jeune femme qui dort depuis treize ans se nomme Marguerite Boyenval. Elle habite chez sa mère, à Thenelles, petit village de l'Aisne, France.

A l'âge de dix-neuf ans, sous le coup d'une violente émotion, Marguerite Boyenval tomba dans un état cataleptique. Depuis elle ne s'est pas réveillée. On la nourrit au moyen d'une sonde, en lui ouvrant de force la bouche.

Souvent, on a voulu douter de la sincérité de son sommeil. On disait qu'elle simulait la léthargie. Mais des médecins éminents comme MM. Charcot et Brouardel l'ont visitée et ont déclaré qu'il n'y avait pas de supercherie. D'ailleurs, le médecin d'Origny-Sainte-Benoîte, M. le docteur Charrier, vient la voir chaque jour et atteste que le sommeil de Marguerite Boyenval n'a pas été interrompu depuis treize ans et six mois, — exactement.

Ce cas de léthargie véritablement extraordinaire attire à Thenelles beaucoup de visiteurs. On est admis à voir la jeune femme sur son lit. Toute pâle, très amaigrie, elle semble morte ; mais, en l'examinant avec attention, on voit — bien faible, il est vraie, — le mouvement produit par la respiration.

UNE FEMME COURAGEUSE

(Voir gravure, page 369)

Il y a peu de temps les passants qui se trouvaient dans la rue Victor-Massé, à Paris, fuyaient épouvantés devant un fiacre dont le cheval s'était subitement emballé. L'animal, que son conducteur était absolument dans l'impossibilité de maintenir, allait certainement causer les plus graves accidents, quand une femme d'une trentaine d'années, Mme Eugénie Tabouin, se jeta courageusement à sa tête et lui comprima les naseaux. Après avoir trainé Mme Tabouin sur un parcours d'une dizaine de verges, le cheval s'arrêta. Une chaleureuse ovation a été faite à cette femme courageuse qui, pour se dérober aux compliments dont elle était l'objet, a sauté dans un omnibus.

L'INDUSTRIE DU VERRE



LE DECOUPAGE D'UNE BOULE



L'incendie du bloc Barron, rue St-Jacques, Montréal, dans la soirée du 8 décembre 1896

HISTOIRE POPULAIRE

DE . . .

NAPOLÉON 1^{ER}

Racontée par un Vieux Soldat.

CHAPITRE XXXVI

1813

Nouveaux préparatifs de Napoléon. — Concordat de Fontainebleau. — Affaires de Prusse. Marie-Louise régente. — Napoléon part pour Mayence.

De retour aux Tuileries, Napoléon après avoir consacré quelques heures aux tendres affections de sa famille, se montra à ses courtisans, à ses ministres, aux différents corps de l'Etat, avec le calme d'une âme ferme et au-dessus des coups de la fortune. Tous les cœurs étaient encore remplis de la funeste impression du bulletin de Malodezeno (le 29^e), aussi vrai mais autrement terrible que ceux des batailles d'Eylau et d'Essling, dont Friedland et Wagram étaient venus effacer les fatals souvenirs.

Napoléon lut cette impression sur tous les visages, et ne chercha pas à l'affaiblir par ses discours ; il avoua sans ménagement l'immensité du désastre, et offrit l'exemple de la constance inébranlable qui surmonte une douleur profonde. Avant cette première audience, il avait déjà arrêté avec son ministre de la guerre les moyens de créer une nouvelle armée et un nouveau matériel ; ensuite il appela ses autres ministres à un examen approfondi de l'état intérieur du pays.

Parmi les sujets qu'il mit en discussion, aucun ne parut alors prendre autant d'empire sur son esprit que la conspiration du général Malet qui avait éclaté pendant son absence, il en était encore stupéfait et indigné. Mais ce qui le blessa peut-être plus vivement que l'entreprise elle-même, ce fut la faiblesse du préfet de la Seine. Il ne pouvait concevoir, disait-il, que le premier magistrat civil de la capitale se fût fait subitement et sans opposi-



Gouvion-Saint-Cyr à Palatok.

tion l'agent d'une révolution, plutôt que d'aller se ranger près du fils et de la femme de son souverain, à qui il avait prêté serment.

Napoléon avait ordonné une enquête sur la conduite du préfet de la Seine. Ce magistrat fut condamné par ses pairs, les membres du conseil, et destitué par un décret. Si la probité, l'honneur et les bons services avaient pu obtenir le pardon d'une si grande faute, M. Frochot aurait échappé à sa juste punition ; mais la politique ordonnait un exemple. "La révolution n'est pas morte, dit l'Empereur à cette occasion ; ma dynastie n'a pas pris racine parmi les membres de mon conseil."

Si Napoléon eût voulu étendre l'enquête au Sénat, une partie de ce corps, où la conjuration Malet avait des ramifications, se serait trouvée compromise. Malgré le cha-

grin qu'il ressentit de ces funestes découvertes, il garda le silence ; et, sans perdre de vue ses ennemis secrets, il leur fit sentir, par des paroles publiques dont eux seuls pouvaient bien comprendre le véritable sens, que leur conduite en son absence n'avait plus de mystère pour lui. Trop environné de difficultés de toute espèce, trop éclairé en politique pour éclater autrement, et pour montrer à l'Europe des symptômes de divisions autour de son trône, il remit à d'autres temps le soin de remédier au mal.

Quoi qu'il en soit, la conspiration Malet réveilla dans le cœur de Napoléon toutes ses méfiances contre la révolution ; il voulut lui opposer d'autres barrières, et renforcer encore le dogme de l'hérédité par de nouveaux engagements. Sur la demande expresse du Sénat, toujours empressé de prévenir ou de consacrer la volonté

de l'Empereur, le roi de Rome dut être couronné, ainsi que l'Impératrice ; un serment solennel unira la France à l'héritier du trône : trop faible garantie pour défendre contre l'Europe coalisée un empire que Napoléon lui-même ne pourra sauver !

Une activité prodigieuse signale le retour de l'Empereur : la France y reconnut les créations miraculeuses de l'époque consulaire ; il sembla même que, retrempé par les revers, Napoléon déployât encore plus de ressources et d'énergie. Les conseils se multipliaient chaque jour, et il les présidait tous. Des dispositions civiles, des mouvements de troupes, des décrets, des sénatus-consultes, des traités même, tels que le Concordat de Fontainebleau, remplissaient la journée, sans le fatiguer jamais.

La nuit, quand tous les membres de son gouvernement cédaient au besoin du repos, lui seul veillait encore et délibérait avec son génie sur le salut de la France. A peine déroba-t-il à cette grande pensée quelques moments pour attacher ses regards paternels sur ce fils héritier de tant de gloire, et dépositaire de tant d'espérances.

Cependant des courriers apportaient de jour en jour à Napoléon des nouvelles du Nord. Du côté de l'Espagne, le marquis de Wellesley, après avoir triomphé dans Madrid, s'était laissé arrêter avec toute son armée par le général Dubreton, qui, pendant trente jours, défendit, à la tête de quinze cents hommes, le château de Burgos ; Le roi Joseph avait repris l'offensive, occupé de nouveau la capitale, et forcé Wellington à rentrer en Portugal.

Burgos, Valladolid, Madrid, le royaume de Valence, l'Aragon et la Catalogne, étaient entre nos mains, deux cent soixante-dix mille soldats gardaient encore notre conquête. Ils ne quitteront pas la péninsule ; mais Napoléon va tirer de leurs rangs cent cinquante cadres de bataillons, composés de vieux officiers et sous-officiers, destinés à instruire les jeunes conscrits de 1813, qu'il avait fait appeler au moment de s'enfoncer dans les plaines de la Moskovie.

Cette nouvelle levée, les quatre-vingts cohortes de gardes nationales organisées avant son départ, quarante mille artilleurs de la marine qui peuvent entrer dans les cadres de l'armée de terre, les troupes tirées d'Italie, vont former une armée de trois cent mille hommes sur l'Elbe, sur le Rhin et sur le Mien ; une autre armée, de la même force, contiendra l'Espagne, tandis qu'Eugène, avec cinquante mille hommes, Français et Italiens, conservera l'Italie.

Ces dispositions seules prouvent énergiquement que

l'Espagne a porté un coup mortel à l'empire de Napoléon. En effet, si les légions du Midi avaient pu se réunir à celles du Nord, Napoléon à la tête de six cent mille Français, ferait plus que de dicter la paix aux puissances coalisées contre lui.

En apprenant la défection de la Prusse et ses résultats, Napoléon vit que ce qui suffisait hier ne suffisait plus aujourd'hui, et demanda sans hésiter au Sénat, ou plutôt à la nation, cent mille hommes sur les cohortes, cent mille hommes sur les conscriptions des quatre dernières années, et cent cinquante mille hommes sur la conscription de 1814.

Tout fut décrété par le Sénat. Les citoyens, les corps judiciaires, les compagnies, les villes, les campagnes, rivalisèrent de zèle dans une si grande circonstance ;



Arrivée de Napoléon à Mayence

l'amour de la patrie, le sentiment de l'honneur national, le juste orgueil de vingt années de gloire, caractérisèrent la conduite des Français.

Ils firent avec leur élan ordinaire de généreux sacrifices ; mais il y manqua le ferment de la liberté, qui les inspire, qui les renouvelle ; il manqua aussi le concours moral de la masse de la nation, qui naguère, soulevée tout entière par ses représentants, n'avait pas moins contribué que ses douze cent mille soldats au triomphe de la République.

En effet, c'était la nation sous les armes que les rois avaient surtout désespéré de vaincre : c'est devant elle qu'ils s'étaient abaissés ; c'est à elle qu'ils avaient demandé la paix et son alliance. Peut-être Napoléon ne crut-il pas nécessaire de se servir de la force populaire ;

peut-être même craignait-il l'emploi d'un si redoutable instrument ; cette faute, suite d'une erreur de jugement fut décisive contre lui ; car, en face de la plus redoutable des coalitions que l'Angleterre eût jamais formées sur le continent, il ne pouvait se sauver qu'avec la nation et par la nation.

Occupé des plus vastes préparatifs de guerre, Napoléon ne négligeait pas la puissante ressource des négociations ; mais nous n'étions plus au temps où, presque aussi redoutées avant le combat qu'après la victoire, nos armes retenaient nos alliés dans le devoir, ou ramenaient nos ennemis promptement punis de leur imprudente déloyauté.

A la nouvelle de notre désastre, l'Autriche avait failli éclater contre Napoléon ; son retour aux Tuileries l'engagea à temporiser : elle envoya à Paris le comte de Bubna avec une mission toute pacifique en apparence, et très-hostile en réalité, sur laquelle l'opinion publique ne s'abusa pas un moment. Napoléon ne se laissa pas tromper par les protestations de l'envoyé de son beau-père ; mais il espérait qu'une grande victoire au centre de l'Allemagne retiendrait dans son alliance la maison d'Autriche.

Cette puissance devint la médiatrice de la paix ; déjà déclarée au fond du cœur contre nous, elle ne tarda pas à profiter des événements pour dépouiller son rôle d'amie et d'alliée. Napoléon dut le prévoir en apprenant la défection des Prussiens ; et, de plus, la conduite du prince de Schwartzemberg, à l'époque où le contingent autrichien, fort de trente mille hommes, laissa l'armée russe du Danube entrer dans Minsk, avait pu dès lors le préparer au changement de politique de la cour de Vienne.

Entre les négociations qui appelaient toute l'attention de Napoléon, à l'instant où, près de recommencer la lutte avec ses ennemis, il devait chercher à éteindre tout germe de division intérieure en France et en Italie, il faut mettre au premier rang le Concordat de 1813. Le fond de tous les démêlés entre Napoléon et le souverain pontife n'était pas l'expédition des bulles en trois ou en six mois pour les évêques nouvellement nommés : c'était la séparation à jamais du temporel et du spirituel dans la royauté pontificale.

L'élévation extraordinaire de l'autorité religieuse du pape, sa prédominance sur les diverses communions de l'Europe, formaient la compensation de ce sacrifice ; et le moyen de rendre cette dernière combinaison conforme au plan que Napoléon avait conçu de recréer la vieille

Europe, était l'établissement du saint-siège dans le palais métropolitain de la ville de Paris, qui fût ainsi devenue la capitale du monde chrétien.

Le projet de l'enlèvement de Pie VII à Savone, par les Anglais, avait déterminé sa translation à Fontainebleau ; S. S. y tenait, avec tous les honneurs de la majesté souveraine, sa cour composée d'une foule de prélats italiens et français. Cette ville avait aussi vu renouer les négociations : elles reprirent dans le courant de janvier une force nouvelle, et semblaient toucher à une conclusion prochaine. Le 19 de ce mois, Napoléon quitta brusquement une partie de chasse à Gros-Bois, pour se diriger sur Fontainebleau, son arrivée émut singulièrement le souverain pontife.

Aux premières paroles, tout le passé fut mis en oubli, comme entre des personnes qui ont une affection mutuelle. Le lendemain, le pape rendit à Napoléon sa visite ; un seul entretien, rempli d'égards réciproques et de témoignages de bienveillance, ouvrit et fixa la négociation. Ne pouvant obtenir Rome, et ne voulant pas accepter la résidence de Paris, Pie VII opta pour celle d'Avignon : à l'avenir il devait donner ses bulles aux nouveaux évêques, ou, à son défaut, le métropolitain, six mois après que leur nomination aurait été notifiée au saint-siège.

Le 25 janvier, le pape lui-même, après quatre jours employés à la rédaction du Concordat, l'apporta avec une sorte de solennité dans le salon de l'Impératrice, où le traité fut signé par les deux souverains, puis publié comme loi de l'Etat, le 15 février.

Avant son départ de Fontainebleau, Napoléon combla de grâces et de distinctions les membres de la cour pontificale ; il alla même au-devant des désirs du pape, en rappelant de l'exil les cardinaux qui avaient refusé d'assister au mariage de Marie-Louise.

Mais une conjuration nouvelle liait déjà les puissances contre Napoléon, et non-seulement elles se préparaient à violer envers lui tous les usages de la civilisation, mais elles avaient déjà enfreint les pactes les plus sacrés, en donnant, comme l'Autriche et la Prusse, l'exemple à peu près inconnu de la trahison et de la défection sous les armes, au milieu d'une guerre à laquelle leur ambitieuse adulation avait réclamé l'honneur de prendre part.

D'ailleurs, en Prusse, il existait deux gouvernements : le premier, représenté par le roi, paraissait servir loyalement l'alliance armée contractée avec la France ; contre la Russie en mars 1812 ; le second, organe caché du



Trait d'humanité de Bessière dans la campagne de Russie.

Tugendbund prussien, était l'âme de la ligue germanique contre Napoléon.

Cependant, à son passage de Wilna à Paris, le duc de Bassano avait reçu à Berlin, du chancelier baron de Hardenberg et du roi lui-même, les protestations les plus vives sur la fidélité de la Prusse à l'alliance. Elles étaient journellement renouvelées au comte de Saint-Marsan, ministre de France. Indépendamment de ces assurances, l'annonce du remplacement du général Yorck, l'ordre de son arrestation et de sa mise en jugement, inséré dans la *Gazette de Berlin*, le désaveu de la conduite de cet officier et l'expression de l'indignation du roi, apportés aux Tuileries par le prince de Hatzfeld, le même à qui Napoléon avait fait grâce de la vie en 1807, semblaient devoir inspirer la confiance.

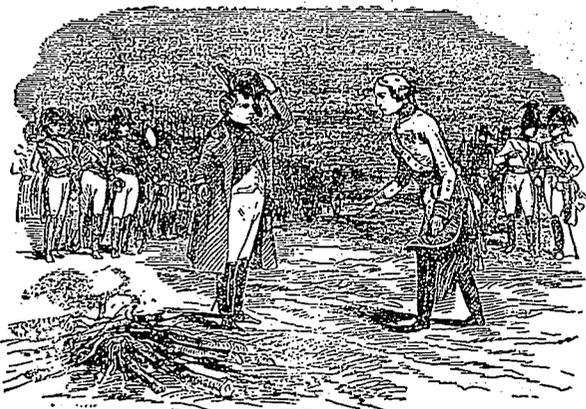
Pour l'accroître encore, Frédéric avait chargé son envoyé extraordinaire de déclarer à l'Empereur qu'il était prêt à lever cinquante ou soixante mille hommes au service de la France, si on lui donnait de l'argent. Ce prince le pouvait d'autant plus facilement, qu'au lieu des quarante mille hommes auxquels l'avait réduit le traité de Tilsitt, il en comptait déjà quatre-vingt-quatre mille sous les armes, et trois semaines après il en eut deux cent mille. Le prince de Hatzfeld fut encore chargé de laisser entrevoir au gouvernement français le désir d'une alliance de famille par le mariage d'une nièce de l'Empereur avec le prince royal de Prusse.

Rien n'était négligé pour endormir la prudence de Napoléon. Notre ambassadeur, ainsi que le maréchal Augereau, qui commandait à Berlin le 2^e corps, frappés

également de la plus déplorable crédulité, écrivaient dans le même moment au prince de Neuchâtel " que le roi et son ministre n'étaient pour rien dans la capitulation de ses généraux, qu'il fallait montrer au roi plus de confiance.

Mais tout à coup un événement imprévu annonça le changement de système du gouvernement prussien. Le 22 janvier, on apprit à Berlin que Frédéric venait de partir pour Breslau. On prétendait que ce monarque avait craint d'être enlevé de sa capitale, tandis qu'à Breslau, ville ouverte, il aurait plus d'indépendance pour maintenir au moins sa neutralité.

(à suivre.)



Sire, voilà le seul palais que j'habite depuis trois mois.

NAPOLÉON ET LE GÉNÉRAL DE LANGERON

Le soir de la bataille d'Austerlitz, Napoléon avait dit aux officiers généraux de son état major :

— J'ai déjà livré trente batailles comme celle-ci ; mais je n'en ai vu aucune où la victoire ait été si complète et où les destins aient été si peu balancés.

On vint lui annoncer que les officiers-généraux faits prisonniers pendant la bataille et qui suivaient le quartier-général étaient arrivés.

— Amenez-les moi, je veux les voir et leur dire ma façon de penser.

Ces prisonniers furent introduits dans la salle ; ils étaient au nombre de neuf. Napoléon leur parla avec douceur et chercha à leur faire oublier leur malheur.

Ces généraux étrangers faisaient peine à voir : sans épée, les vêtements en désordre, ils s'inclinèrent respectueusement devant lui et gardèrent un morne silence ; ce fut Napoléon qui le rompit le premier :

— Messieurs, leur dit-il avec bonté, je sais combien un général est malheureux après la perte d'une bataille ; moi-même je l'ai éprouvé il y a six ans, lorsque j'ai été obligé de lever le siège de Saint-Jean-d'Acrc. Si j'étais parvenu à prendre la place d'assaut, je crois que j'aurais étranglé de mes mains le féroce Djeddar ; mais s'il s'était rendu, je l'aurais traité avec distinction... comme on



La famille impériale acclamée par les chefs de l'armée

vous traitera vous-mêmes, Messieurs, ajouta-t-il avec une émotion pleine de dignité ; car je souffre de votre douleur ; je la respecte et l'apprécie.

On lui nomma ses prisonniers les uns après les autres. Parmi eux se trouvait le général de Langeron, Français, et qui, de même que Napoléon, avait été élevé à l'École-Militaire de Paris. Après avoir émigré, au commencement de la Révolution, avec une partie de sa famille, originaire de l'ancienne province de Bourgogne, il était allé en Russie, où il avait accepté du service.

Plus tard, Napoléon, premier Consul, lui avait fait

offrir de lui rendre les biens de sa famille, à la condition qu'il rentrerait en France ; mais le comte de Langeron avait refusé ses offres généreuses. Aussi, dès que l'Empereur entendit prononcer le nom de ce transfuge, il fronça le sourcil :

— Celui-là est plus à plaindre que les autres, dit-il à demi-voix et en détournant la tête ; cependant il lui adressa la parole :

— Qui commandait votre armée ce matin ? lui demanda-t-il d'un ton d'indifférence.

— Sire, c'était l'empereur Alexandre.

Napoléon laissa échapper un signe d'impatience.

— Je vous demande le nom du général en chef qui commandait l'armée russe, répéta-t-il.

— Le général Kutusow, Sire.

— A la bonne heure, car l'empereur Alexandre est encore trop jeune pour diriger les opérations d'une armée aussi nombreuse qu'était la vôtre ; je ne crois pas d'ailleurs qu'il ait jamais reçu le baptême du feu avant cette journée.

— Sire, répliqua respectueusement le général, croyant peut-être flatter l'amour-propre du vainqueur, Votre Majesté n'est guère plus âgée que l'Empereur mon maître (Napoléon releva la tête), et cependant elle a déjà gagné plus de vingt batailles.

— Monsieur, dites quarante, interrompit Napoléon avec un demi-sourire, et vous ne vous tromperez pas. Votre maître, puisqu'il vous plaît de l'appeler ainsi, a huit ans de moins que moi (Napoléon avait alors trente-six ans et Alexandre vingt-huit), mais peut-être aussi ai-je un siècle de plus que lui ; il est vrai qu'il n'a pas été élevé à la même école que vous et moi.

Puis, rompant tout à coup la conversation et versant du vin dans un gobelet d'argent qu'il avait devant lui, il le fit présenter au général en lui disant :

— M. de Langeron, buvez : ceci ne peut que vous faire du bien.

Comme ce prisonnier, après s'être incliné en signe d'adhésion et de remerciement, portait le gobelet à ses lèvres...

— Un moment, M. de Langeron, reprit l'Empereur en lui lançant un regard indécible : je dois vous prévenir que c'est du vin de France... du vin de Bourgogne, ajouta-t-il en appuyant sur le mot.

Un silence suivit cette petite vengeance, bien pardonnable de la part d'un souverain qui avait devant les yeux un sujet pris les armes à la main et combattant contre son pays.

OPINION DE NAPOLEON SUR L'ALLIANCE
AUSTRO-RUSSE

Napoléon reprit la parole et dit aux compagnons du général, avec un accent incisif et bref qui faisait que jamais aucune de ses paroles n'était perdue :

— Messieurs, je plains d'aussi braves gens que vous d'être les victimes d'un cabinet (le cabinet anglais) qui ne craint pas de compromettre la dignité des nations en trafiquant des services de ses généraux. Maintenant que vos noms me sont connus, je vous dirai qu'à l'exception d'un seul (ici l'Empereur jeta un regard de côté au comte Langeron), vous avez tous honorablement combattu.

« Mais examinez la conduite de ceux que vous ont abusés : est-il rien de plus inique que de venir, sans déclaration de guerre, me prendre brusquement à la gorge ? N'est-ce pas se rendre coupable du crime de lèse-nation ? N'est-ce pas trahir l'Europe civilisée que de jeter chez elle des hordes de Barbares ?... oui, de Barbares ; car « grattez le Russe vous trouverez bientôt le Tartare... »

« En bonne politique, l'Empereur d'Autriche au lieu de m'attaquer, aurait dû rechercher mon alliance pour les refouler dans le Nord.

« Son pacte avec mes ennemis sera dans l'histoire une chose monstrueuse à laquelle on aura peine à croire ; « C'est l'alliance des chiens, des bergers et des loups contre les moutons... » Il est très-heureux pour vous que je n'aie pas succombé dans cette lutte injuste où j'ai été provoqué. Peut-être vos maîtres paieront-ils cher, un jour, cette lutte contre moi. »

A ces mots, Napoléon fit un signe à l'officier d'état-major à la garde duquel les prisonniers avaient été confiés ; celui-ci s'approcha, et on entendit l'Empereur lui recommander à voix basse d'avoir pour ces étrangers les plus grands égards, et de veiller à ce qu'ils ne manquaient de rien.

NAPOLEON N'EST PAS UN TURC

La même nuit Junot vint annoncer à l'Empereur l'arrivée de M. de Haugwitz, envoyé du roi de Prusse.

— Je l'attendais ! s'écria Napoléon ; qu'il entre.

Ce ministre présenta à l'Empereur un papier cacheté qu'il tira de la poche de son habit avec quelque difficulté. En recevant la lettre de son frère de Prusse, Na-

poléon sourit, la lut deux fois, et fixant sur l'envoyé prussien des regards qui semblaient fouiller jusqu'au fond de sa conscience, il lui dit en repliant la lettre :

— Monsieur le baron, voilà un compliment dont la Fortune a changé l'adresse, c'est bien.

Et d'un geste poli il lui fit signe de se retirer.

— Il a une de ces figures que je n'aime pas, reprit Napoléon aussitôt après le départ du ministre.

— Sire, répliqua Junot, il est vrai que M. de Haugwitz a fait une singulière grimace en prenant congé de Votre Majesté.

— Et puis il faut avouer qu'il n'est pas beau. Je parierais qu'il avait deux lettres dans sa poche. As-tu remarqué le temps qu'il a mis à chercher celui des deux paquets que la bataille de ce matin a rendu bon ?

Junot se rangea de son avis.

— J'aurais bien ri, reprit Napoléon en se frottant les mains, s'il s'était trompé ; si, au lieu de me donner celui-ci, qui n'est qu'une plate félicitation de ma victoire, il m'eût donné l'autre, qui devait être une bonne déclaration de guerre. A ma place, un Turc l'eût fait fouiller.

— Grâce à Dieu, Sire, on sait que Votre Majesté n'est pas un Turc, répliqua Junot en souriant.

— Oui, mais nous les connaissons, ces messieurs-là, n'est-ce pas, mon brave Junot ? Toi surtout, tu les as vus de près.

En disant ces mots, l'Empereur avait pris la joue de son aide-de-camp et l'avait pincé d'une manière tout amicale.

— Au surplus, ajouta-t-il, je suis curieux de savoir ce que me dira l'empereur d'Autriche demain ; tu sais qu'il m'a fait demander une entrevue à quelques lieues d'ici. Va te reposer, mon vieil ami, je vais en faire autant. S'il arrive quelque chose, tu m'éveilleras, je le veux.

Junot quitta l'Empereur en essuyant une larme qui avait coulé de ses yeux.

ENTREVUE DE NAPOLEON ET DE L'EMPE-
REUR D'AUTRICHE

Le lendemain, 3 décembre, à huit heures du matin, par un magnifique soleil, mais aussi par un froid de douze degrés, Napoléon sortit du château du prince de Kaunitz pour se rendre, en suivant la grande route

d'Hollitsch, à un moulin situé devant les avant-postes de Bernadotte, à trois lieues et demie environ d'Austerlitz ; c'était le lieu qui avait été assigné pour rendez-vous.

L'Empereur n'allait qu'au pas de son cheval, parce qu'il avait voulu que toute sa garde l'accompagnât. En mettant pied à terre, il fit faire des feux, et il se mit à se promener, les deux mains dans les poches de sa redingote grise, et à frapper de ses pieds la terre durcie par des gelées continues, en attendant qu'on vint l'avertir de l'arrivée de l'empereur d'Autriche.

La garde, à deux cents pas en arrière, était en bataille, l'arme au bras ; les soldats avaient suivi l'exemple du *Petit-Caporal*, et marquaient le pas pour se réchauffer les pieds. On ne tarda pas à annoncer le monarque autrichien, qui arriva, lui, dans une bonne berline bien close.

Napoléon alla à pieds à la rencontre de l'empereur François, et l'embrassa en l'abordant. Le prince Jean de Lichtenstein suivit son souverain jusqu'auprès du feu de Napoléon, et resta pendant toute la conférence. Le maréchal Berthier demeura auprès de Napoléon, qui dit à François, en promenant ses regards sur la plaine immense qui était autour de lui :

— Sire, pardonnez-moi de vous recevoir de cette façon ; mais voilà le seul palais que j'habite depuis trois mois.

— Ma foi, Sire mon frère, reprit François en souriant, vous tirez si bon parti de cette habitation qu'elle doit vous plaire.

Napoléon ne répondit que par un petit mouvement de tête.

En ce moment Berthier et le prince Lichtenstein s'étant un peu éloignés, autant par respect que par discrétion, il n'est resté de l'entretien des deux empereurs que le récit tiré des bulletins que Napoléon, comme on sait, dictait toujours lui-même. Libre à chacun d'en croire ce qu'il voudra ; toujours est-il que les deux monarques convinrent d'un armistice.

Cette entrevue dura plus de deux heures.

Les deux souverains se quittèrent en s'embrassant de nouveau. Tous les officiers français et autrichiens coururent où le devoir les appelait. Ils entendirent distinctement Napoléon dire à François, tout en le reconduisant à sa voiture :

— Je consens à tout, pourvu que Votre Majesté me promette de ne plus me faire la guerre.

— Je vous le jure, répliquait François, et je tiendrai ma parole.

Le jour commençait à baisser lorsque Napoléon rejoi-

gnit à pied son armée. L'empereur d'Autriche partit en berline comme il était venu.

LA COLONNE VENDÔME

Le premier soin de Napoléon, de retour à Austerlitz, avait été de signer le travail que les ministres lui envoyaient chaque jour par estafette; puis il avait dit avec une sorte d'exaltation au petit nombre de ceux qui étaient présents, tout en se promenant dans le salon, les mains croisées sur le dos :

— Ah ! ah ! Messieurs, quelle paix pour les alliés ! Elle sera pour eux la dissolution du grand empire germanique, la reconnaissance des rois de Bavière et de Wurtemberg, la réunion à mon royaume d'Italie, et par conséquent à l'Empire Français, des duchés de Parme et de Plaisance, de la Toscane, de Gênes et de Venise; ce sera le renvoi honteux de cette armée russe qui s'était avancée en poussant des cris de victoire. Quel exemple inouï de la toute-puissance des combats ! Ces vieilles bandes de Paul Ier, qui jadis s'étaient formées à l'école des vainqueurs de Charles XII, vont passer sous notre joug comme des enfants timides ! Je veux qu'ils soient élevés au milieu de la place Vendôme de ma bonne ville de Paris, une colonne du genre de la colonne Trajane, recouverte en entier avec le bronze conquis sur les ennemis de la France. Je veux que ce bronze représente par des bas-reliefs disposés en spirale, tout ce que cette campagne a eu de glorieux pour la patrie, depuis la levée du camp de Boulogne jusqu'à la paix que je veux signer à Vienne.

PAROLE DE RUSSE, DIT NAPOLÉON

Napoléon passa une partie de la nuit du 3 au 4 à s'occuper des affaires de l'Etat, en faisant écrire le major-général Berthier sous sa dictée. C'était ainsi qu'à l'activité du champ de bataille succédait l'activité du cabinet ; et lorsque Savary entra :

— A propos, monsieur l'ambassadeur, dit d'un ton léger Napoléon à Savary, vous êtes-vous bien acquitté

de votre mission ! m'apportez-vous enfin l'adhésion de l'empereur de Russie ? Vous avez été bien longtemps ce me semble ?

Puis, ayant fait répéter deux fois de suite et mot pour mot à son aide-de-camp la conversation qu'il avait eue avec Alexandre, il reprit :

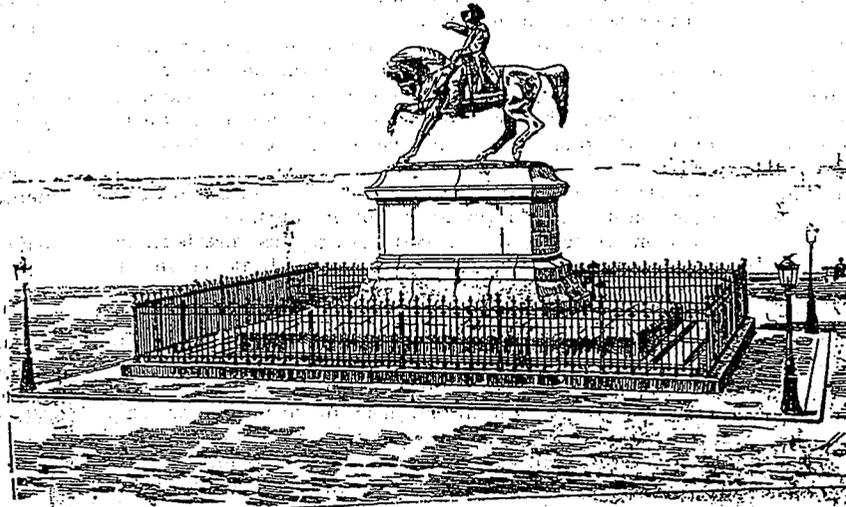
— Et il vous a donné sa parole ?

— Oui, Sire.

— Parole de Russe, dit Napoléon, en hochant la tête d'un ton d'incrédulité.

— Sire, j'ai trouvé Sa Majesté l'empereur de Russie tel que doit être un homme de cœur et de sens.

— J'eusse mieux aimé un mot de sa main, c'eût été



Statue de Napoléon Ier à Cherbourg]

plus convenable. Ces Russes ! . . . Ces Russes, répétait-il, ne sont aujourd'hui que les Grecs du Bas-Empire d'autrefois ; au surplus, on verra . . . Et vous dites que ce M. Dolgorowski était là ?

— Oui, Sire ; mais il n'a pas pris part à notre conversation.

— Parbleu ! c'est ce qu'il avait de mieux à faire ? Je n'oublierai jamais les jactances de ce jeune homme ; la veille de la bataille, osant m'apporter une lettre de son maître avec cette suscription : *Au chef du gouvernement français !* . . . Je quitterai Austerlitz aujourd'hui,

ajouta-t-il. Savary, vous viendrez avec moi : je suis content de vous ; allez vous reposer.

NAPOLÉON ET LE GÉNÉRAL RAPP

L'arrivée de Rapp, dont la blessure commençait à se cicatriser, vint faire diversion aux sentiments de mécontentement auxquels il paraissait en proie ; il reçut cet aide-de-camp favori de la manière la plus gracieuse, et, après lui avoir demandé des nouvelles de sa santé avec le plus touchant intérêt.

— A propos ! ajouta-t-il, la dernière fois que je t'ai vu, j'ai oublié de te dire que je t'avais nommé général de division ; va donc faire ajouter une étoile de plus à tes épaulettes.

Rapp s'étant incliné en signe de remerciement, se disposait à sortir lorsque l'Empereur le retint.

— Ce n'est pas tout, mon brave, reprit-il, tâche de ne pas te faire blesser toutes les fois que tu prends part à une affaire ; cela devient ridicule. Tu es comme Murat, tu cours comme un aveugle ; tu vas ! tu vas ! tu vas ! . . . et puis tu es forcé de garder le lit . . . Es-tu seulement en état de voyager un peu ?

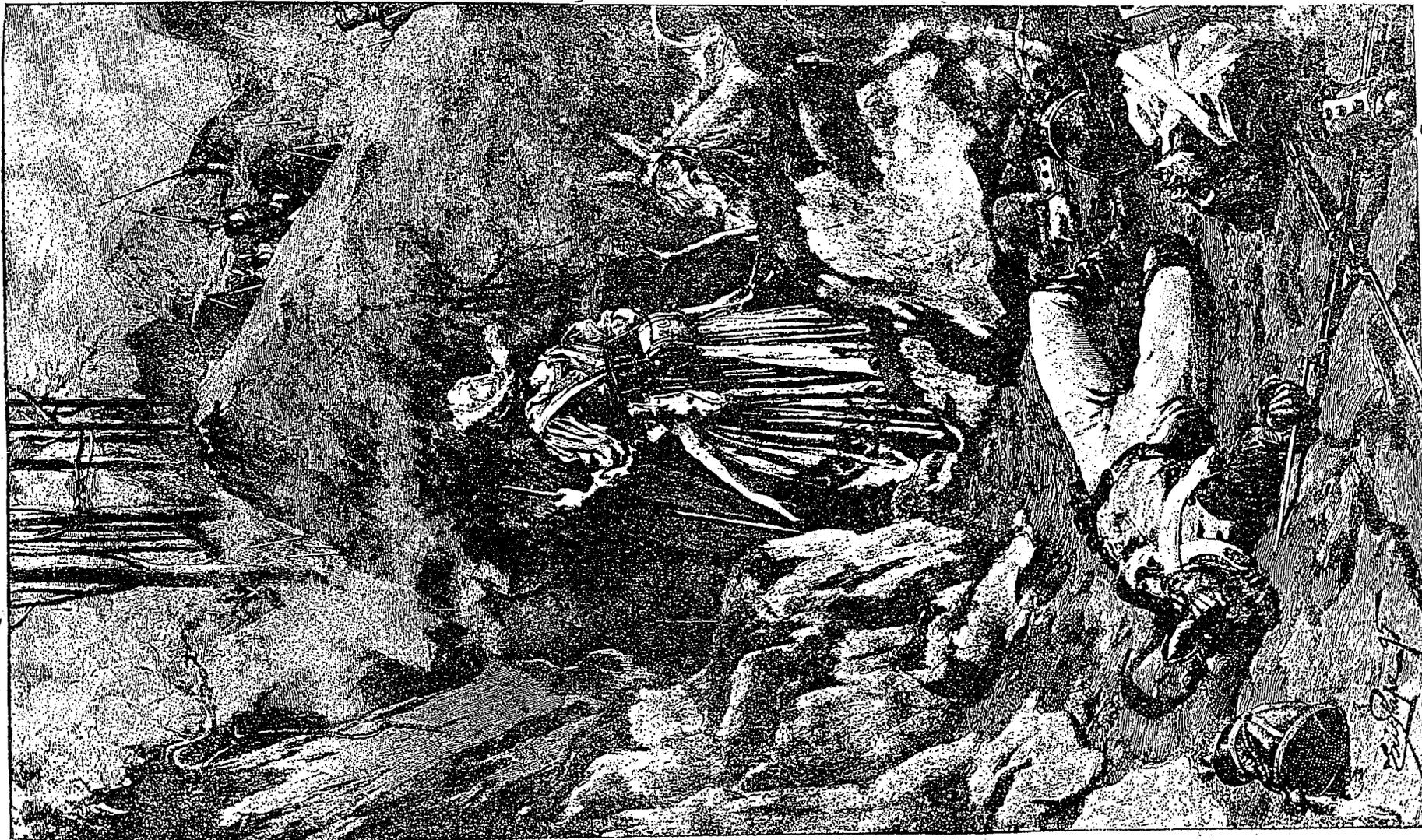
— Certainement, Sire ; je suis toujours en état de faire tout ce que Votre Majesté m'ordonnera pour lui prouver ma vive reconnaissance.

— En ce cas, va raconter les détails de la bataille d'Austerlitz à Marmont, afin de le faire enrager de ne s'y être pas trouvé ; cela te distraira ; et puis tu jugeras de l'effet que la nouvelle aura produit sur les Italiens. Tu partiras d'ici, ce soir. Au revoir, monsieur le général de division Rapp ! Continuez de soigner votre santé ; c'est ce que j'entends que vous fassiez avant tout.

Et l'Empereur lui ayant pris la main qu'il serra à diverses reprises, ajouta avec effusion et d'un ton tout particulier :

— Adieu, mon brave ! . . . Je vais t'envoyer tout à l'heure tes instructions ; attends-les dans le salon de service.

Une heure après, le général recevait, avec des instructions dictées par l'Empereur lui-même, le grand-cordon de la Légion-d'Honneur, auquel était joint le brevet d'une dotation de 12,000 fr. hypothéqués sur le mont de Milan.



La Cantine du 26e faisant l'ascension des montagnes à Busaco

La Femme en Blanc

PAR

W. WILKIE COLLINS.

Traduit selon le vœu de l'auteur par
E. D. FORGUES

SECONDE ÉPOQUE

Le récit est continué par Marian
Halcombe.

VIII

— Plus sérieuse... Aussi vrai que vous me voyez sur ce fauteuil, beaucoup plus sérieuse...

La lumière disparut et l'entretien continua.

— Je vous ai montré, reprit sir Percival, la lettre, à l'adresse de ma femme, qu'Anne Catherick avait cachée dans le sable. Cette lettre, Fosco, n'est pas remplie de vaines menaces ; — Anne Catherick connaît le secret dont je vous ai laissé soupçonner l'existence.

— En ma présence, Percival, parlez du secret le moins possible. Le connaît-elle par vous ?

— Non ; elle le tient de sa mère.

— Eh ! quoi ? deux femmes en possession de votre pensée secrète !... mauvais, mauvais, mauvais, mauvais, mon cher !... Ici, avant de passer outre, une question. Le motif que vous avez pu avoir d'enfermer la fille à l'hôpital est maintenant assez clair pour moi... mais ce qui ne l'est pas autant, c'est la manière dont elle a pu s'évader. Soupçonnez-vous les gens chargés d'elle d'avoir volontairement fermé les yeux là-dessus, à la prière de quelque ennemi qui aurait eu le moyen de leur rendre cette confidence profitable ?

— Non ; c'était, de toutes leurs maladies, celle qui se conduisait le mieux... et, comme des imbéciles, ils se sont fiés à

elle. Elle est juste assez folle pour qu'on l'enferme, et juste assez sensée pour me perdre, une fois en liberté... Comprenez-vous bien cela ?

— Je le comprends à merveille. Et maintenant, Percival, arrivons droit au but, pour que je sache à qui j'ai affaire. Où est, présentement, le grand péril de votre situation ?

— Anne Catherick a paru dans ces environs, et s'est mise en rapports réglés avec lady Glyde... Voilà le danger ; il s'explique de lui-même. Qui peut, ayant lu la lettre qu'elle cachait dans le sable, ne pas voir que, malgré ses dénégations, ma femme est en possession du secret ?

— Un moment, Percival : si lady Glyde connaît l'existence du secret, elle doit aussi savoir que ce secret "vous" peut compromettre. Etant votre femme, elle se trouve certainement intéressée à le garder ?

— Croyez-vous ?... Discutons ce point. Elle y serait intéressée, si elle se souciait de moi le moins du monde. Mais il arrive que je suis pour elle un obstacle à l'amour d'un autre homme. Elle était éprise de lui avant de m'épouser ; elle en est éprise encore aujourd'hui. C'est un infernal vagabond, un misérable professeur de dessin, nommé Hartright.

— Mon cher ami, que voyez-vous d'extraordinaire à cela ? Toutes en aiment un autre. Qui jamais, dans le cœur d'une femme, a pris la première place ? Pour ma part, je n'ai pas encore rencontré d'homme qui eût le numéro un ; le numéro deux, quelquefois ; les numéros trois, quatre, cinq, souvent. Le numéro un, jamais ! il existe, cela va sans le dire... mais je ne l'ai jamais rencontré.

— Un instant ! je n'ai pas encore tout dit. Par qui croyez-vous qu'Anne Catherick ait été aidée à prendre l'avance sur les gens de l'hospice lancés après elle ? Par cet Hartright. Et par qui a-t-elle été retrouvée dans le Cumberland ? Toujours par Hartright. L'une et l'autre fois,

il lui a parlé seul à seul. Attendez... ne m'interrompez pas !... Le drôle est aussi fêré de ma femme qu'elle peut être éprise de lui. Il est, comme elle, au courant du secret : qu'ils viennent à se réunir encore, et l'intérêt de l'un comme celui de l'autre sera de faire tourner contre moi tout ce qu'ils savent.

— Doucement, Percival, doucement !... ne tenez-vous aucun compte des vertus de lady Glyde ?

— Laissez-moi donc tranquille avec ses vertus ! Je ne crois à rien d'elle, si ce n'est à son argent. Ne voyez vous pas où en sont les choses ?... Laisiée à elle-même, je n'aurais pas grand'chose à en craindre ; mais si jamais elle et ce vagabond...

— Oui, oui, je comprends. Où est M. Hartright ?

— A l'étranger. S'il tient à conserver sur ses os une peau intacte, je l'engage fort à ne pas se presser de revenir.

— Êtes-vous bien sûr qu'il soit à l'étranger ?

— Sûr et certain. Je l'ai fait surveiller depuis le moment où il a quitté le Cumberland jusqu'à celui où il s'est embarqué... Oh ! j'ai pris mes précautions, vous pouvez y compter !... Anne Catherick habitait chez des gens qui occupent une ferme près de Limmeridge. Je m'y rendis moi-même, quand elle m'eut glissée entre les mains, et m'assurai qu'ils ne savaient rien. Je rédigeai moi-même, pour sa mère, la lettre que celle-ci devait écrire à miss Halcombe, afin de m'exonérer de tout mauvais motif dans la part que j'avais prise à l'emprisonnement de cette enfant. J'ai dépensé, je n'oserais dire combien, à essayer de la rattraper. Et voici que, malgré tout, elle se montre dans ces parages ; voici que, sur mes propres domaines, elle se joue de mes poursuites ! Que sais-je maintenant des autres personnes qui la pourront voir, et à qui elle pourra parler ? Ce misérable espion d'Hartright peut revenir s'en que je m'en doute, et, demain peut-être, qui sait ? se servir d'elle pour...

— Halte là, Percival !... Puisque me voici, et puisque cette femme est dans les environs, je vous garantis que nous mettrons la main sur elle avant M. Hartright, — alors même qu'il reviendrait... Je vois, maintenant ! Oui, oui, je vois notre affaire ! le point essentiel, tout d'abord, c'est de trouver Anne Catherick : soyez en repos sur tout le reste. Votre femme est ici, à votre discrétion ; miss Halcombe ne peut se séparer d'elle, et par là se trouve à votre discrétion, elle aussi ; enfin, M. Hartright est hors du pays. Nous n'avons donc à nous occuper, présentement, que de cette folle insaisissable... Vous avez commencé vos recherches ?

— Oui. Je suis allé chez sa mère ; j'ai fouillé le village... et tout cela sans résultat aucun.

— Peut-on compter sur sa mère ?

— Oui.

— Elle a pourtant, une fois, révélé votre secret.

— Cela ne lui arrivera plus.

— Pourquoi pas ? Est-ce que ses propres intérêts, aussi bien que les vôtres, doivent la porter à se taire ?

— Oui... Elle y est fortement intéressée.

— Je suis charmé pour vous, Percival, qu'il en soit ainsi. Ne vous découragez pas, mon ami. Nos affaires d'argent, je vous le disais, me laissant le temps de me retourner, et je puis, "moi", chercher dès demain Anne Catherick avec plus de succès que vous n'avez fait... Encore une question, avant d'aller nous coucher.

— Quelle est elle ?

— La voici. Lorsque j'allai à l'embarcadère, près du lac, prévenir lady Glyde que les petites difficultés relatives à sa signature étaient levées provisoirement, le hasard m'y conduisit assez à temps pour que je visse une femme étrangère, laquelle s'éloigna de la vôtre avec des allures suspectes. Mais ce même hasard ne me plaça pas assez près d'elle pour que je pusse discerner clairement les traits de

cette femme. Il faut pourtant que je sois à même de reconnaître l'invisible demoiselle. Faites-moi un peu son portrait.

— Son portrait?... Je vais vous le tracer en deux mots... Figurez-vous ma femme après une longue maladie...

Le fauteuil craqua, et le pilastre, une fois de plus, fut ébranlé. Le comte avait encore bondi hors de son siège,— cette fois dans un élan de surprise.

— Comment!!! s'écria-t-il d'une voix fort émue.

— Oui, reprit sir Percival; représentez-vous ma femme au sortir d'une longue fièvre, et la tête un peu dérangée... vous aurez devant vous Anne Catherick.

— Y a-t-il donc entre elles un lien de parenté?

— Pas le moindre.

— Et elles se ressemblent à ce point?

— A ce point, comme vous dites...

Qu'est-ce qui vous fait rire ainsi?...

Il ne fut pas répondu à cette question, et je n'entendais aucune sorte de bruit. Le comte, selon sa coutume, riait en dedans et sans le moindre éclat.

— Voyons, de quoi riez-vous? répéta sir Percival.

— Eh! mon bon ami! peut-être des chimères que je me fais. Passez quelque chose à ma gaieté italienne... Est-ce que je ne viens pas de cette nation illustre qui jadis inventa l'exhibition de polichinelle?... Fort bien, fort bien, fort bien!... J'ai de quoi reconnaître Anne Catherick quand je la verrai... Pour ce soir, c'est tout ce qu'il faut. Tranquillisez-vous, Percival; dormez, mon fils, du sommeil du juste, et vous verrez ce que je ferai pour vous, dès que le jour viendra nous prêter ses clartés bienfaisantes. J'ai déjà ici dans cette grosse tête que vous voyez, une foule de projets et de plans. Vous paierez ces billets, et vous retrouverez Anne Catherick, croyez-en ma parole d'honneur toujours sacrée! Et, maintenant, suis-je ou ne suis-je pas un ami à loger précieusement dans le meilleur coin de votre



Ici le journal de miss Halcombe est interrompu. (page 388).

noble cœur? Ne vaud-je pas bien ces prêts d'argent que, naguère encore, vous m'avez rappelés avec tant de délicatesse? Quoi qu'il arrive, ne me froissez plus dans mes sentiments. Sachez les reconnaître, Percival! Percival, sachez les imiter!... Je vous pardonne encore, je vous tends en-

core la main... Bonne nuit!...

Il n'y eut plus une seule parole prononcée. J'entendis le comte fermer la porte de la bibliothèque. J'entendis sir Percival assurant les barreaux des volets. Il avait plu tout ce temps, et à déluge. Ma position contrainte m'avait donné des

crampes, et j'étais transie jusqu'aux os. Lorsque, pour la première fois, j'essayai de remuer, il m'en coûta un effort si pénible que je fus obligée de m'en tenir là. Je tentai pourtant une seconde épreuve, et parvins, cette fois, à me redresser à genoux sur le toit mouillé.

Quand je me fus traînée contre le mur, et au moment où, m'appuyant à lui, je me relevais, un regard que je jetai derrière moi, me montra tout à coup, inondé de lumière, le cabinet de toilette du comte. Mon courage, près de s'éteindre, se ramina subitement en moi, et me permit de tenir mes yeux arrêtés sur cette fenêtre éclairée, tandis que, furtivement, pas à pas, je me glissais le long des murs du château.

L'horloge sonnait une heure et quart, au moment où mes mains se posèrent sur l'appui de ma fenêtre. Je n'avais rien vu, rien entendu qui me donnât à supposer que ma retraite m'eût trahie.

IX

.....

"20 juin," huit heures. — Le soleil brille dans un ciel transparent. Je n'ai pas approché de mon lit, — je n'ai pas une seule fois, laissé se fermer mes yeux vigilants et fatigués. De cette même fenêtre, à laquelle je m'étais placée pour sonder les ténèbres de la nuit dernière, je surveille encore maintenant la brillante sérénité du matin.

Je compte, d'après mes sensations particulières, les heures qui se sont écoulées depuis que j'ai pu chercher abri dans cette chambre, — et je les compte pour autant de semaines.

Il s'est écoulé peu de temps, — et ce temps "m'a" semblé bien long, — depuis que je me suis laissé tomber ici sur le parquet, dans une obscurité complète; mouillée jusqu'à la peau, tous les membres pris, le froid dans les os, pauvre créature inutile, sans ressources, frappée de terreur.

Je sais à peine quand je parvins à me relever; je sais à peine quand je retrouvai à tâtons le chemin de la chambre à coucher, quand je rallumai le flambeau, et cherchai (ne sachant d'abord, phéno-

mène étrange, où je pourrais les trouver) les vêtements secs dont j'avais besoin pour me réchauffer. Je sais que j'ai fait tout cela; mais, à quel moment? je n'en ai plus conscience.

Pourrais-je même me rappeler celui où m'ont quittée le frisson glacial, les crampe endolories, et où un sang redevenu tiède a de nouveau circulé dans mes veines?

Ce dut être bien certainement avant le lever du soleil? Oui; j'entendais l'horloge sonner trois heures. Je me rappelle cet instant à l'éclat soudain, à la netteté soudaine de mes pensées, à l'excitation, à l'élan fiévreux de toutes mes facultés. Je me rappelle la résolution bien arrêtée de me contenir, d'attendre patiemment, heure par heure, que la chance vienne s'offrir d'enlever ma sœur à cet horrible séjour, sans courir le risque d'être immédiatement découvertes et poursuivies.

Je me rappelle cette persuasion, bien établie dans mon esprit, que les paroles échangées entre ces deux hommes nous serviraient non-seulement à justifier notre départ du château, mais à nous protéger ensuite, et à nous armer contre eux au besoin. Je me souviens de m'être sentie poussée, tout à coup, à jeter ces paroles sur le papier, exactement comme elle avaient été dites, pendant que le temps m'appartenait encore, et que ma mémoire me les offrait fidèlement conservées.

De tout ceci, je me souviens nettement. Il n'y a encore dans ma tête aucune confusion, aucun désordre. Mon arrivée ici, de ma chambre à coucher avec ma plume, mon encre, mon papier, avant le lever du soleil; — mon installation auprès de la fenêtre, sous grande ouverte, pour procurer quelque fraîcheur à ma tête brûlante; — mon travail sans repos ni trêve, ces feuillets que je noircissais de plus en plus vite, ayant de plus en plus chaud, me sentant de plus en plus incapable de dormir, durant tout cet intervalle effrayant qui devait s'écouler encore avant le

réveil des gens du château; — comme je rappelle nettement tout cela!... depuis le commencement, aux clartés d'une bougie, jusqu'à cette page que je viens de tracer sous les rayons du soleil matinal.

Pourquoi suis-je encore assise ici? pourquoi m'obstiné-je à fatiguer mes yeux échauffés, ma tête en feu, en continuant d'écrire? pourquoi ne pas m'étendre et me reposer, afin de noyer dans le sommeil la fièvre qui me consume?

Je n'ose pas. Une crainte qui domine toutes les autres, s'est emparée de moi. J'ai peur de cette chaleur qui dessèche ma peau. J'ai peur de ces battements, de ces douleurs sourdes et vagues, que je sens flotter dans ma tête. Venant à me coucher, maintenant, qui sait si j'aurais la volonté, la force de me relever jamais?

Oh! cette pluie, cette pluie, — cette cruelle pluie, qui, la nuit dernière, m'a glacé le sang!....

.....

Neuf heures. — Est-ce neuf heures ou huit qui viennent de sonner? Neuf, bien certainement? Me voici encore frissonnant, frissonnant de la tête aux pieds, dans cette tiède atmosphère d'été. Est-ce que je suis restée ici à dormir?... Je ne sais réellement pas ce que je fais!

Oh! mon Dieu! vais-je donc tomber malade?

Malade, en un moment comme celui-ci!

Ma tête... J'ai réellement bien peur pour ma tête... Je puis encore écrire, mais les lignes se brouillent sous mes yeux. Je vois pourtant les mots. Laura, — je puis écrire "Laura", et me rendre compte que je l'écris. Huit heures ou neuf?... quelle heure vient de sonner?

J'ai si froid, si froid! — Oh! cette pluie de la nuit dernière! — Et les coups de l'horloge, ces coups que je n'ai pu compter, ils continuent à sonner dans ma tête.

.....

NOTE.

(En cet endroit, le paragraphe du "Journal" cesse d'être lisible. Les deux ou trois lignes qui suivent ne renferment plus que des fragments de mots, mêlés à des taches d'encre et à des traits de plume désordonnés. Les dernières marques laissées sur le papier ont une vague ressemblance avec les deux premières lettres du nom de lady Glyde, — un L et un A.

A la page suivante du "Journal" figure un autre paragraphe. Il est écrit d'une main d'homme, en gros caractères hardiment jetés et d'une régularité parfaite; la date qu'il porte est le "21 juin". En voici le contenu):

" Post-scriptum d'un ami sincère.

" La maladie de notre excellente miss Halcombe m'a procuré un plaisir intellectuel sur lequel je ne comptais pas.

" Je veux parler de celui que j'ai eu à parcourir (je l'achève à l'instant) cet intéressant "Journal".

" Il comprend plusieurs centaines de pages. La main sur mon cœur, je puis déclarer que chacune d'elles m'a charmé, rafraîchi, comblé de joie.

" Pour un homme doué de sentiments comme les miens, il est inexprimablement agréable de pouvoir se rendre un pareil témoignage.

" Femme admirable!

" C'est à miss Halcombe que je fais allusion.

" Effort merveilleux!

" Je parle du "Journal".

" Oui, ces pages sont étonnantes! Le tact qu'elles révèlent, la discrétion, le rare courage, la force de mémoire vraiment surprenante, la subtile observation des caractères, la grâce aisée du style, les charmantes saillies de la sensibilité féminine, tout cela m'a donné pour cette sublime créature, pour cette magnifique Marian, un indicible surcroît d'admiration. La peinture de mon propre caractère me semble

une œuvre tout à fait magistrale. Je souscrit, de tout mon cœur, à la fidélité du portrait.

— Je comprends la vivacité de l'impression que j'ai dû produire, en me voyant peint avec d'aussi fortes, d'aussi riches, d'aussi abondantes couleurs. Je déplore de nouveau la nécessité cruelle qui met nos intérêts en opposition, et nous contraint à lutter l'un contre l'autre. En des circonstances plus heureuses, combien j'aurais aimé à me montrer digne de miss Halcombe ; — combien miss Halcombe aurait été digne de " moi ".

— Les sentiments qui animent mon cœur me garantissent que les lignes que je viens d'écrire expriment une vérité profonde.

— Ces sentiments m'élèvent au-dessus de toute considération personnelle. Je rends témoignage, de la manière la plus désintéressée, à l'excellent stratagème au moyen duquel cette femme sans pareille a surpris le secret de ma conversation avec sir Percival. J'atteste également la miraculeuse exactitude du compte qu'elle a rendu de cette conversation, et cela d'un bout à l'autre.

— Ces mêmes sentiments m'ont encore porté à mettre à la disposition du docteur tant soit peu obtus qui lui donne des soins, mes vastes connaissances en chimie et l'expérience que j'ai des ressources les plus extraordinaires, parmi celles que la science médicale et celle du magnétisme ont mises à la disposition de l'humanité. Il a refusé jusqu'ici de s'en prévaloir. Le malheureux !

— Enfin, tous mes sentiments me dictent les lignes que je consigne en cet endroit. Je referme le volume. Un instinct naturel de délicatesse, invincible chez moi, me le fait replacer (par les mains de ma femme) sur la même table où sa propriétaire l'a laissé. Les événements m'entraînent au dehors. Les circonstances me poussent vers de sérieuses complications. De vastes perspectives de succès se déroulent devant mes yeux. J'accom-

plis ma destinée avec un calme qui me terrifie moi-même. Je n'ai rien à moi que l'hommage de mon admiration. Je le dépose, avec une tendresse respectueuse, aux pieds de miss Halcombe.

— De mon cœur s'exhalent mille vœux pour son rétablissement.

— Je m'associe à la douleur que lui cause l'inévitable ruine de tous les plans qu'elle a formés pour le salut de sa sœur. Je la supplie, en même temps, de croire que les renseignements puisés dans son Journal, ne m'aideront en rien à faire échouer ses plans. Il n'aura servi qu'à me confirmer dans un système de conduite arrêté préalablement. Je ne dois à ces pages que l'éveil donné aux plus subtiles facultés de ma nature sensible ; — je leur dois cela, et rien de plus.

— Pour une personne douée d'une sensibilité absolument semblable, cette assertion expliquera, excusera tout.

— Miss Halcombe est une personne douée de cette sensibilité identique.

— C'est dans cette conviction profonde que j'appose ici mon seing.

— " Fosco. "

LE RÉCIT EST CONTINUÉ PAR FRÉDÉRICK
FAIRLIE ESQ. DE LINMERIDGE-
HOUSE.

I

Un grand malheur de ma vie, c'est que personne ne veuille me laisser tranquille. Pourquoi, — je le demande à un chacun, — pourquoi donc me tourmenter ? Personne ne répond à cette question ; et personne ne me laisse tranquille. Parents, amis, étrangers, semblent tous se donner le mot pour me contrarier. Et qu'ai-je fait, cependant ? Je me le demande, je le demande à Louis, mon domestique, au moins cinquante fois par jour : — Qu'ai-je fait, voyons ? Voyons ! Ni lui, ni moi, ne sau-

rions le dire. Voilà qui est fort extraordinaire !

Le dernier ennui dont on m'ait régalé c'est d'être appelé à écrire ce récit. Faut-il écrire des récits à un homme aussi tourmenté par ses nerfs ? Lorsque j'oppose cette objection si raisonnable, on me dit que certains événements très-sérieux, relatifs à ma nièce, se sont produits avec ma participation personnelle, et que, par cette raison, je suis plus à même que personne de les raconter exactement. On me menace, si je me refusais à l'effort que l'on m'impose ainsi, de conséquences auxquelles je ne puis seulement songer sans me sentir complètement abattu.

On me prescrit de me remémorer les dates. Juste ciel ! C'est la première fois de ma vie que je prends cette peine. Comment se fait-il que j'y sois réduit, à l'âge que j'ai ? Quant au nom (selon moi remarquablement vulgaire), c'était celui de Fanny.

À la fin de juin ou au commencement de juillet, j'étais étendu parmi mes trésors artistiques, lorsque Louis envahit mon cabinet. Il était parfaitement naturel de lui demander en vertu de quel infernal caprice il se permettait d'entrer sans que je l'eusse sonné. Rarement il m'arrive de jurer (c'est une habitude si vulgaire !) mais Louis m'ayant répondu par une grimace, j'imagine qu'il était fort simple de l'envoyer au diable pour une pareille impertinence. Dans tous les cas, c'est ce que je fis.

Ce garçon eut l'obligeance d'en finir avec ses grimaces, et de m'informer qu'une " jeune personne " était à la porte, demandant à me voir. Il ajoutait, avec cet odieux bavardage qui est le propre de nos serviteurs, que cette jeune personne s'appelait Fanny.

— Qui est Fanny ?

— C'est, monsieur, la femme de chambre de lady Glyde.

— Quelle affaire peut avoir avec moi la femme de chambre de lady Glyde ?

— C'est une lettre, monsieur...

— Prenez-là !

— Elle refuse, monsieur, de la remettre entre d'autres mains que les vôtres.

— Et de qui est cette lettre ?

— De miss Halcombe, monsieur...

Dès que j'entendis le nom de miss Halcombe, je me résignai. C'est une habitude que j'ai prise de céder toujours à miss Halcombe. L'expérience m'a prouvé que je m'épargne ainsi beaucoup de tapage. Je cédaï encore, en cette occasion. Chère Marian !

— Faites entrer la femme de chambre de lady Glyde, Louis... Mais, un moment ! ses souliers craquent-ils ?...

Cette question m'était imposée. Des souliers qui craquent me bouleversent pour tout le reste du jour. J'étais résigné à recevoir la jeune personne, mais nullement à me laisser bouleverser par le craquement de ses souliers. Il y a des limites à tout, même à ma patience.

Louis m'affirma positivement qu'on pouvait compter sur les souliers en question. Je fis un signe de la main. La jeune personne fut introduite. Est-il nécessaire de dire qu'elle révélait son embarras intime en fermant la bouche et en respirant fortement par le nez ?

On me permettra de rendre justice à cette enfant. Ses souliers ne craquaient point.

— Vous avez pour moi une lettre de miss Halcombe ? Mettez-là sur la table, je vous prie, et ne renversez rien !... Comment se porte miss Halcombe ?

— Très-bien. Je vous remercie, monsieur.

— Et lady Glyde ?...

Je ne reçus aucune réponse. Le visage de la jeune personne demeura plus ébauché que jamais, et, Dieu me pardonne ! je crois qu'elle se mit à pleurer. Je vis, du moins, quelque chose d'humide autour de ses yeux. Étaient-ce des pleurs ou de la transpiration ? Louis (que je viens de consulter) incline à penser que c'étaient des

pleurs. Il est de la même classe qu'elle, et doit s'y connaître mieux que moi. Conventions que c'étaient des pleurs. Je fermai les yeux, et je dis à Louis :

—Tâchez de savoir au juste ce qu'elle veut dire !...

Louis tâcha de comprendre ; la jeune fille tâcha de s'expliquer. Ils ne réussirent qu'à sembler l'un et l'autre de telle façon que,—la reconnaissance m'oblige à cet aveu,—ils me procurèrent un véritable amusement. Je les enverrai chercher, j'imagine, quand je me sentirai disposé à la tristesse.

Je viens de communiquer à Louis cette bonne idée. Chose singulière, elle semblait l'avoir un peu décontenancé !. Le pauvre garçon !

Cette fille, je crois, commença par me dire (Louis était son truchement) qu'elle avait quitté, sur l'ordre de son maître, le service de sa maîtresse. Après son renvoi, elle était allée coucher à l'auberge. (Je ne tiens pas d'auberge, et dès lors pour quoi me faire part de ce détail ?) Entre six et sept heures, miss Halcombe était venu lui dire adieu, et lui avait remis deux lettres dont l'une pour moi, l'autre pour un gentleman de Londres. (Je ne suis pas un gentleman de Londres,—au diable le gentleman en question).

Elle avait soigneusement placé les deux lettres dans son corsage. (En quoi son corsage me regarde-t-il ?) Elle s'était trouvée, miss Halcombe une fois partie, dans un tel état de chagrin, qu'elle n'avait pu ni boire ni manger avant que le temps fût venu de se mettre au lit, et alors, c'est-à-dire à neuf heures environ, elle avait pensé qu'une tasse de thé lui ferait plaisir. (En quoi suis-je responsable, moi, de ces fluctuations vulgaires qui commencent par un grand désespoir pour finir par une tasse de thé ?)

Elle venait d'échauffer la théière, lorsque la porte s'ouvrit, et la pauvre fille fut tout interloquée par l'apparition, dans le salon de l'auberge, de "Sa Seigneurie"

la comtesse. J'ai un vrai plaisir à donner ici, textuellement, le titre nobiliaire de ma sœur, d'après la femme de chambre de ma nièce. Cette pauvre chère sœur est tout bonnement une femme très ennuyée, épousée jadis par un étranger quelconque.

Avant d'aller plus loin, force m'est de me reposer un peu. Lorsque je serai resté quelques minutes étendu, les yeux fermés, et quand Louis aura frotté d'eau de Cologne mes pauvres tempes endolories, peut-être serai-je en état de continuer.

Sa Seigneurie la comtesse...

Non. Je puis bien continuer, mais non pas assis. Je vais m'étendre de nouveau, et dicter. Louis a un accent effroyable ; mais il sait la langue, et peut l'écrire à peu près correctement. Comme cela se trouve !

Sa Seigneurie la comtesse expliqua son apparition imprévue dans l'auberge, en disant à Fanny qu'elle était venue lui apporter une ou deux petites commissions oubliées, en ce moment de hâte, par miss Halcombe. La jeune personne attendit dès lors, avec une certaine inquiétude, que ces messages lui fussent communiqués, mais la comtesse parut peu disposée à traiter ce sujet (cela ressemble bien aux ennuyeuses façons de ma sœur), avant que Fanny eût pris son thé.

En ceci, Sa Seigneurie montra une bonté, des attentions surprenantes (voilà, par exemple, qui ne ressemble guère à ma sœur),— "Je suis sûre, ma pauvre enfant, disait-elle, que vous devez avoir grand besoin de prendre quelque chose. Les commissions, mieux que vous, peuvent attendre. Allons, allons ! s'il faut absolument ceci pour vous mettre à votre aise, je ferai moi-même le thé ; j'en prendrai même une tasse avec vous..." Telles furent, je crois, les propres paroles que la jeune personne, dans un état d'excitation remarquable, répétait d'après ma sœur.

Quoi qu'il en soit, la comtesse insista pour faire le thé ; puis elle alla, dans son

humilité fastueuse, jusqu'à s'en servir une tasse pendant qu'elle forçait la jeune fille, par ses instances, à en prendre une autre. Fanny but le thé ; puis, d'après son propre récit, "fêta cette solennelle occasion, cinq minutes plus tard, en perdant complètement connaissance pour la première fois de sa vie." Ce sont encore ses propres paroles que je cite.

L'effort que je faisais pour écouter, absorbant toutes mes facultés disponibles, j'avais naturellement refermé les yeux.

Où en étais-je donc ? Ah ! oui.—La jeune personne s'évanouit après avoir pris, avec la comtesse, une tasse de thé : circonstance qui eût pu m'intéresser si j'avais été son médecin ; mais, comme il n'en est rien, j'en fus ennuyé tout simplement.—Lorsqu'elle revint à elle-même, au bout d'une demi-heure, elle se retrouva étendue sur le sofa, sans autre compagnie que celle de la maîtresse d'auberge. La comtesse, trouvant qu'il était un peu tard pour demeurer plus longtemps dans le village, s'en était allée dès que la jeune fille avait donné signe de vie, et l'hôtesse avait eu la bonté de ramener Fanny jusque dans sa chambre.

Restée seule, elle avait fouillé dans son corsage (je déplore d'avoir à revenir une seconde fois sur ce détail par trop local), et là, elle avait trouvé les deux lettres parfaitement sauvées, quoique singulièrement froissées. Elle avait eu, pendant la nuit, quelques étourdissements, mais s'était trouvée le matin en état de voyager.

Elle avait mis à la poste la lettre adressée au gentleman de Londres (cet inconnu dont je n'ai que faire) ; puis, suivant de point en point ses instructions elle me remettait en mains propres la seconde épître.

Telle était la vérité simple ; et, bien qu'elle n'eût à se reprocher aucune négligence volontaire, elle avait l'esprit fort troublé ; elle sollicitait avec anxiété un mot d'avis.

Je découvris que le trouble de son esprit tenait à l'impossibilité où elle s'était trouvée, grâce aux incidents dont elle m'avait donné le détail, de recevoir ces messages supplémentaires que miss Halcombe lui faisait passer par l'entremise de ma sœur. Elle craignait qu'ils ne fussent très-essentiels pour les intérêts de sa maîtresse. Elle serait allée les chercher à Blackwater-Park le soir même, ou même dans la nuit, sans la peur que lui faisait sir Percival ; et aussi les recommandations expresses de miss Halcombe, relativement au train du matin, qu'il ne fallait manquer à aucun prix, l'avaient empêchée de passer un jour de plus à l'auberge.

Elle s'inquiétait fort à l'idée que ce malheureux évanouissement la ferait accuser de négligence par sa maîtresse, et me priait, en toute humilité, de lui dire s'il était à propos qu'elle envoyât à miss Halcombe par écrit, ses explications et ses excuses, en lui demandant les instructions supplémentaires qu'elle pouvait avoir à lui donner, pour le cas où il serait encore temps de les lui transmettre à nouveau dans une lettre.

— Je vous serai fort obligée, monsieur, si vous aviez la bonté de me dire ce qu'il y a de mieux à faire, concluait la jeune personne.

— Laissez les choses au point où elles en sont, répondis-je, adaptant mon langage aux oreilles qui l'écoutaient. C'est mon invariable coutume de laisser les choses au point où elles en sont. J'ai dit... Est-ce tout ?

— Si vous pensez, monsieur, que je dois prendre, en écrivant, une liberté trop grande, il va sans dire que je ne m'y hasarderai pas. Mais j'ai tant à cœur de faire mon possible pour servir fidèlement ma maîtresse...

Les gens de la basse classe ne savent guère quand ou comment sortir d'une chambre, ils ont presque toujours besoin, pour ceci, que leurs supérieurs leur viennent en aide. Je vis qu'il était grand temps

de prêter à la jeune personne le secours dont elle avait besoin pour s'en aller. Deux simples paroles me suffirent, judicieusement choisies — Bonjour, mon enfant ! . . .

Soit au-dehors, soit au-dedans de cette singulière jeune fille, quelque chose craqua tout à coup. Louis, qui la regardait (ce que je ne faisais point), dit qu'elle craque ainsi toutes les fois qu'elle fait la révérence. Coïncidence curieuse ! Sont-ce ses souliers, ses buscs ou ses os ? Louis croit que ce sont ses buscs. Voilà qui est bien particulier.

Dès qu'on m'eut laissé seul, je m'accordai un léger somme dont j'avais réellement besoin. Quand je me réveillai, la lettre de notre chère Marian tomba sous mes yeux. Si j'avais eu la moindre idée de ce qu'elle renfermait, je ne l'aurais certainement pas ouverte. Malheureusement pour moi, innocent de tout soupçon, je lus ce que m'écrivait Marian. Il n'en fallut pas davantage, et je me trouvai bouleversé pour le reste du jour.

Rien, à mon sens, ne met sous un jour plus vif et plus repoussant l'égoïsme odieux de la race humaine, que le traitement infligé, à tous les degrés de l'échelle sociale, par la classe des gens mariés à celle des célibataires. Jugez-en d'après ce qui m'arrive. Je reste garçon, prudemment ; et mon pauvre bon frère, Philip, imprudemment se marie. Venant à mourir, que fait-il ? Il "me" lègue sa fille.

C'est une douce enfant, j'en conviens. C'est, en même temps, une terrible responsabilité. Pourquoi me la mettre sur le dos ? Parce que, dans mon rôle inoffensif de célibataire, je suis tenu, paraît-il, de soulager de toutes leurs inquiétudes ceux de mes parents qui ont contracté mariage. De cette responsabilité que m'inflige mon frère, je me tire le mieux possible. Avec des embarras, des difficultés inouïes, je finis par marier ma nièce à l'homme que son père lui avait destiné.

Ces deux époux ne s'entendent pas complètement, et cette mésintelligence a



Etaient-ce des pleurs ? (page 389).

des conséquences fâcheuses. Que fait ma nièce de ces conséquences ? Elle les transfère sur ma tête. Pourquoi sur "ma" tête ? Parce que, dans mon rôle inoffensif de célibataire, je suis tenu de débarrasser mes parents mariés de toutes les inquiétudes qui leur incombent.

Parfaitement inutile de dire que la let-

tre de Marian renfermait des menaces à mon adresse. Tout le monde se croit en droit de me menacer. Point d'horreurs qui ne dussent tomber sur ma tête, promise aux dieux infernaux, si j'hésitais à faire de Limmeridge-House l'asile de ma nièce et de ses infortunes. Malgré tout, j'hésitais.

J'ai déjà dit que, jusqu'à ce moment, j'avais conservé l'habitude de céder à la chère Marian, pour éviter le tapage. Mais dans cette occasion, les conséquences impliquées par la proposition irréfléchie qu'elle m'adressait, devait naturellement m'arrêter. Si j'ouvrais les portes de Limmeridge-House à lady Glyde, en quête

d'un asile, qui m'assurait contre l'arrivée de sir Percival Glyde, lancé à sa poursuite, et ressentant comme une injure la protection par moi donnée à sa femme ?

Dans ce cours probable des événements, j'entrevois un si parfait labyrinthe d'anxiétés, que je me décidai à tâter le terrain avant de m'y engager. J'écrivis, en conséquence, à la chère Marian, la priant (elle qui n'avait pas de mari dont les réclamations fussent à craindre) de venir ici d'abord toute seule pour y causer à fond de l'affaire. Si elle parvenait à lever toutes mes objections, de manière à me satisfaire complètement, je l'assurais que j'aurais alors grand plaisir à recevoir sous mon toit notre douce Laura : — alors, mais pas autrement.

Je comprenais bien que cet ajournement de ma part devait, selon toute

apparence, aboutir à faire arriver ici Marian, vertueusement indignée et tapant les portes. En revanche, l'autre manière de procéder pouvait amener chez moi sir Percival, tout aussi vertueusement indigné, lequel taperait les portes non moins fort ; entre ces deux indignations et ces deux remue-ménages, si je préférais ce qui venait de Marian, — c'est que j'étais fait à elle.

En conséquence, je dépêchai ma réponse courrier par courrier. A tout événement elle devait me faire gagner du temps ; — et, miséricorde de moi ! n'était-ce pas déjà, pour commencer, un grand point ?

Lorsque je suis dans un état de prostration complète (ai-je dit que la lettre de Marian m'avait complètement mis à bas ?) il me faut au moins trois jours

pour me relever... J'eus la bonhomie de compter sur trois jours de repos. Naturellement, je ne les eus pas.

Le courrier du surlendemain m'apporta une lettre fort impertinente, émanée d'un personnage avec lequel je n'avais eu jusque-là aucune sorte de rapports. Il se présentait comme l'associé gérant de notre homme d'affaires, — de ce bon vieux têtard de Gilmore, — et m'informait qu'il avait reçu depuis peu, par la poste, une lettre dont l'adresse était de la main de miss Halcombe.

(à suivre)

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales, les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé, le développement des formes chez la femme, et guérissent radicalement :

LA CONSOMPTION
DYSPEPSIE...
ANEMIE...
ET LES FAIBLESSES
D'ESTOMAC.

« SAINTE ET BEAUTE »

UNE BOITE, AVEC NOTICE, \$ 1.00
SIX BOITES, " " 5.00

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES DE PREMIERE CLASSE

DEPOT GENERAL POUR LA PUISSANCE :

« L. A. BERNARD »

1882 rue Ste-Catherine, Montreal

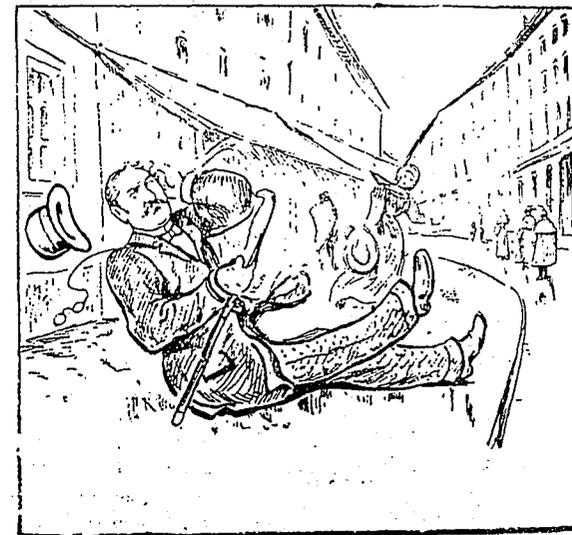
DEVINETTES



Le jour de Noël au matin. Ah ! vous accourez pour recevoir un cadeau ! Mais où est le petit Paul ? Le voyez-vous ?



Les écoliers sont en pique-nique et l'un vient de prendre du poisson. Où est la personne qui porte le bocal pour les mettre dedans.



Tombé à cause du verglas. Où est le propriétaire qui n'a pas jeté de cendres sur son trottoir, que je lui conte cela !..

ROMEO PREVOST & CIE

Comptables Auditeurs

LIQUIDATEURS ET FIDEI-COMMISSAIRES

ARGENT A PRETER

Achats de Débentures Municipales

Batisse des Chars Urbains, CHAMBRES Nos 41 et 42
Telephone Bell No 815

MONTREAL.

N. LEVEILLE
Marchand Tailleur

Employé pendant 18 ans à la maison
L. C. DeTonnancourt.

138 $\frac{1}{2}$, RUE ST-LAURENT
MONTREAL.

Toujours en magasin un grand assorti-
ment de Draps, Casimirs, Tweeds de
première qualité et de Patrons
les plus nouveaux.

FUMEZ

LES

CIGARES ET LES CIGARETTES

CRÈME DE LA CRÈME ET
LAFAYETTE

DE J. M. FORTIER

R. WILSON SMITH
COURTIER EN VALEURS
DE PLACEMENT

ACHETE ET VEND: Débentures
Municipales, Bons du Gouverne-
ment et Actions de Chemin de fer,
Valeur de première classe conve-
nables pour placements en fidéi-
commis. Toujours en mains.

1724, NOTRE-DAME, MONTREAL.

LA LIBRAIRIE
ANCIENNE ET MODERNE

GRAND CHOIX DE VOLUMES POUR
CADEAUX DE FETE

Ouvrages de luxe et de fantaisie, scientifiques et
littéraires.

DERNIERES NOUVEAUTES
ASSORTIMENT CONSIDERABLE
DE LIVRES D'OCCASION

Nos tiroirs sont ouverts au public, chacun est
invité à venir BOUQUINER.

ARCHAMBAULT & BELIVEAU,
TELL. BELL 696 1617 RUE NOTRE-DAME

MONUMENTS RELIGIEUX



Chapelle de Saint Jean-Baptiste dans la
Cathédrale de Gènes.



— Tu devrais être heureux et fier de te promener au bras de tes parents...
 — Je suis, je t'assure, heureux et fier, papa, seulement je demande "à quelle heure qu'on rigole?"



— Surtout, Justine, ne jetez pas ces toiles d'araignées, nous les mettons sur nos bouteilles d'ordinaire, pour en faire du vin vieux...



— Oui, ma bonne dame, toute la sainte journée, on tape sur le piano dans cette boîte-là!
 — Alors, c'est une boîte à musique.



83, RUE WOLFE, 83

MONTREAL

CHAMPAGNE "COUVERT"

LE MEILLEUR CHAMPAGNE



IMPORTE AU CANADA

En Vente Partout. Essayez-le
 Seuls AGENTS au CANADA :
LAPORTE MARTIN & CIE
 Epiciers en Gros - MONTREAL.

LANGELIER & CIE

AGENTS FINANCIERS

16, rue St-Sacrement

BUREAU N° 4

MONTREAL

ARGENT A PRETER

Sur billets, hypothèques, etc. etc.

ACHATS ET VENTES

De debentures, bons du gouvernement, etc.